



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

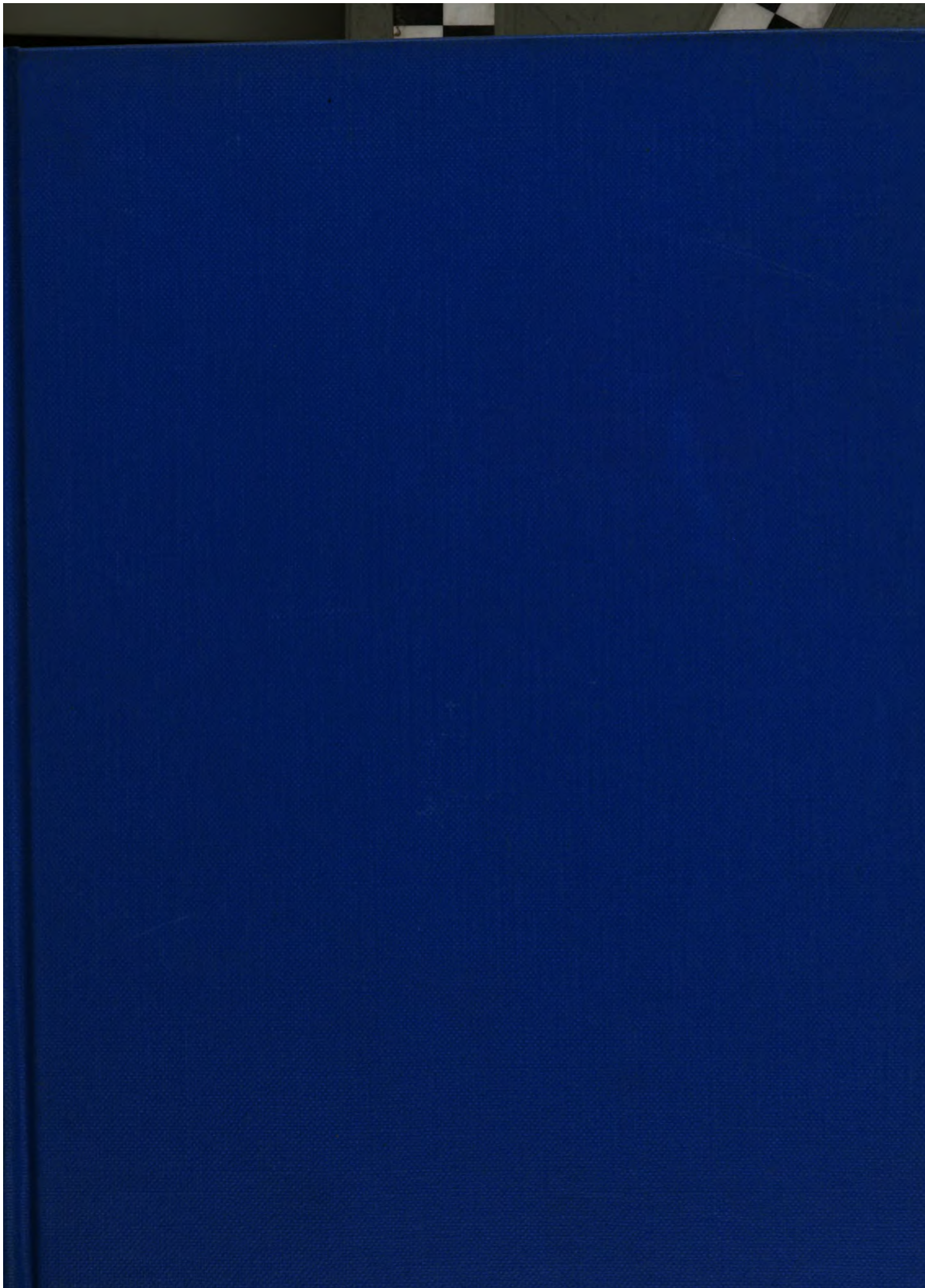
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





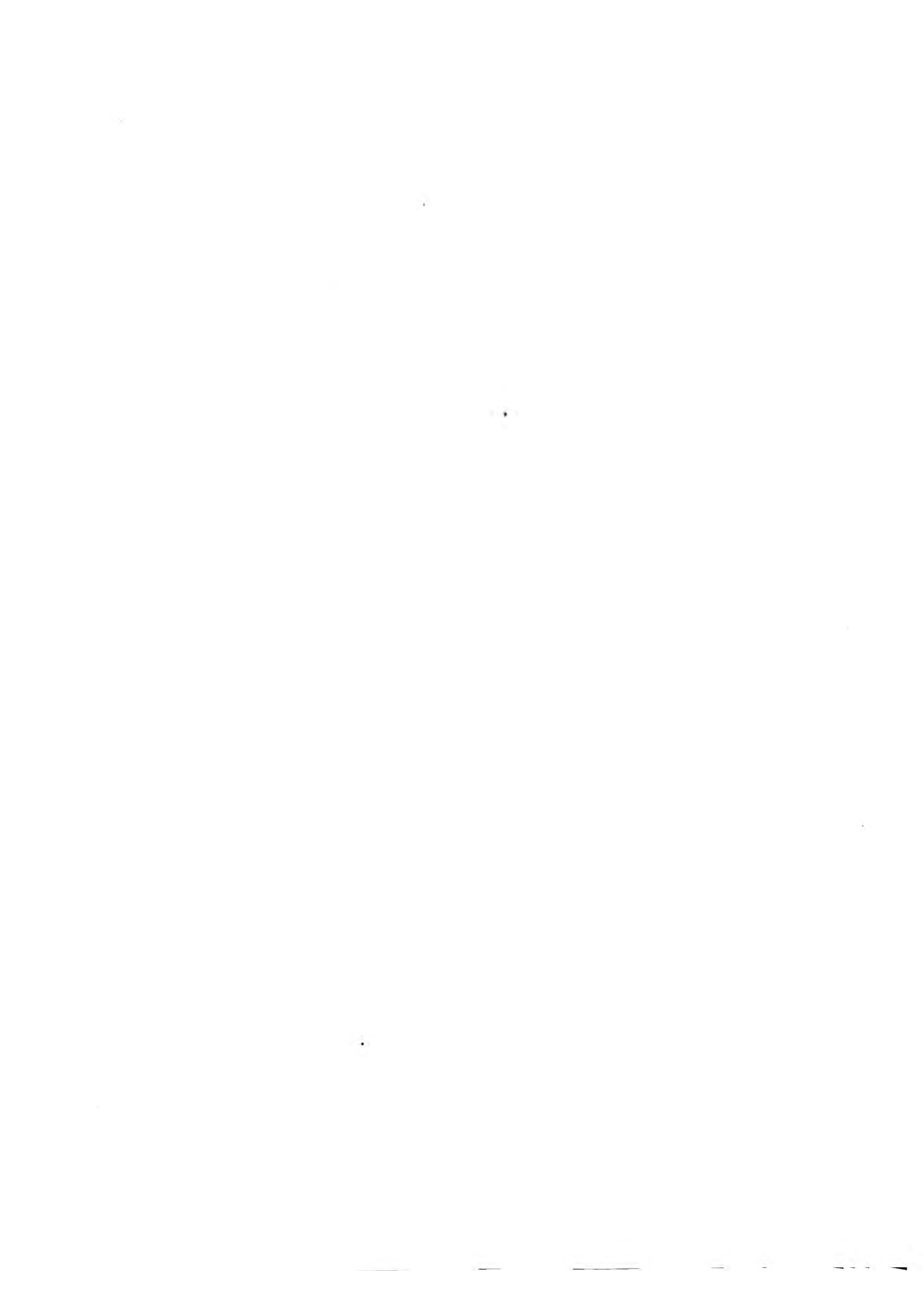
1/K 5078 B.1







# LES VILLES A PIGNONS



EMILE VERHAEREN

---

# LES VILLES A PIGNONS

68 BOIS ORIGINAUX  
DE YVONNE HEILBRONNER



GENÈVE  
AUX DÉPENS DU GRAVEUR

1928





## JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été imprimé :

20 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés à la main de I à XX. Le N° I contient un dessin original et une suite d'épreuves d'état signées par l'Artiste.

180 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés de 1 à 180.

Tous les exemplaires sont signés par l'Artiste.

EXEMPLAIRE N°12

*Yusuf Kamil*





## L'ancienne gloire

Dans le silence et la grandeur des cathédrales,  
La cité riche avait, jadis, dressé vers Dieu  
De merveilleux autels, tordus comme des feux :  
Cuièvres, bronzes, argents, cartels, rinceaux, spirales.

Les chefs vainqueurs et leurs soldats  
Y suspendaient les vieux drapeaux de guerre ;  
Et les autels décorés d'or,  
Aux yeux de ceux qui sortaient des combats,

---

Apparaissaient alors  
Comme un arrière immense de galère.

D'entre les hauts piliers jaillissaient les buccins ;  
Des archanges farouches  
Y appuyaient leur bouche,  
Et, dans un gonflement de la gorge et des seins,  
Sonnaient vers les vents de la gloire  
La vie ardente et la victoire.

Sur les marbres des escaliers,  
Les bras géants des chandeliers,  
Dressaient leurs cires enflammées,  
Les encensoirs volaient dans les fumées ;  
Les ex-votos luisaient comme un fourmillement  
D'yeux et de cœurs, dans l'ombre ;  
L'orgue, ainsi qu'une marée, immensément  
Grondait ; des rafales de voix sans nombre  
Sortaient du temple et résonnaient jusqu'au beffroi ;  
Et le prêtre vêtu d'orfroi,  
Au milieu des pennons brandis et des bombardes,  
Levait l'épée et lentement traçait avec la garde,  
Sur le front des héros, le signe de la croix.

Oh ! ces autels, pareils à des brasiers sculptés,  
Avec leur flore énorme et leurs feux exaltés !  
Massifs et violents, exorbitants et fous,  
Ils demeurent encore, parmi les villes mortes,  
Debout,  
Alors qu'on n'entend plus les chefs et leurs escortes

— Sabres, clairons, soleils, lances, drapeaux, tambours —  
Rentrer par les remparts et passer les faubourgs,  
Et revenir, comme autrefois, au cœur des places,  
Planter leur étendard qui déchira l'espace.

La gloire est loin et son miracle :  
Les archanges qui couronnent le tabernacle,  
Comme autant d'énormes Renommées,  
Ne sonnent plus pour les armées ;  
Avec prudence, on a réfugié  
L'emblématique et colossal lion  
Dans le blason de la cité ;  
Et, vers midi, le carillon,  
Avec ses notes lasses,  
Ne laisse plus danser  
Sur la grand'place  
Et s'épuiser,  
Qu'un petit air estropié.







## Pauvres vieilles cités

Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,  
Dites de quel grand plan de gloire,  
Vers la vie humble et dérisoire,  
Toutes, vous voilà descendues.

Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil,  
Ni ce que disent aux nuées  
Tant de pierres destituées  
De leur ancien et bel orgueil.



Vos carrefours, vos grand'places et votre port,  
Tout est muet et léthargique,  
Tout semble aller à pas logiques  
Vers l'horizon où luit la mort.

Seule, quand le marché aligne au jour levé,  
Sur le trottoir, ses éventaires,  
Un peu de vie hebdomadaire  
Se cache aux joints de vos pavés.

Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or  
Mènent leur ronde autour des rues,  
L'émoi des foules accourues  
Vous fait revivre une heure encore.

Vos mœurs sont pareilles à vos petits jardins :  
Buissons corrects, calmes verdure,  
Mais une odeur de moisissure  
Séjourne en leurs recoins malsains.

Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers,  
Vous ne penchez sur vos négoce  
Que des yeux mornes ou féroces,  
Qui ne comptent que par deniers.

Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans fierté  
Se complaisent aux moindres choses,  
Et de pauvres apothéoses  
Font tressaillir vos vanités.

Vous ne produisez plus ni communiars ni gueux,  
Et vivez à la dérobée  
Des miettes d'ombre et d'or tombées  
Du festin rouge des aïeux.

Pourtant, si triste et long que soit votre déclin,  
Notre rêve ne veut pas croire  
Que plus jamais la belle gloire  
Ne bondira de vos tremplins.

Vous vous armez encor de trop d'entêtement,  
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,  
Pour n'être plus au vent du monde  
Que des tombeaux d'orgueil flamand

Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut  
En ces heures de somnolence,  
Où le visage du silence  
Se mire seul dans vos canaux.







## Le port déchu

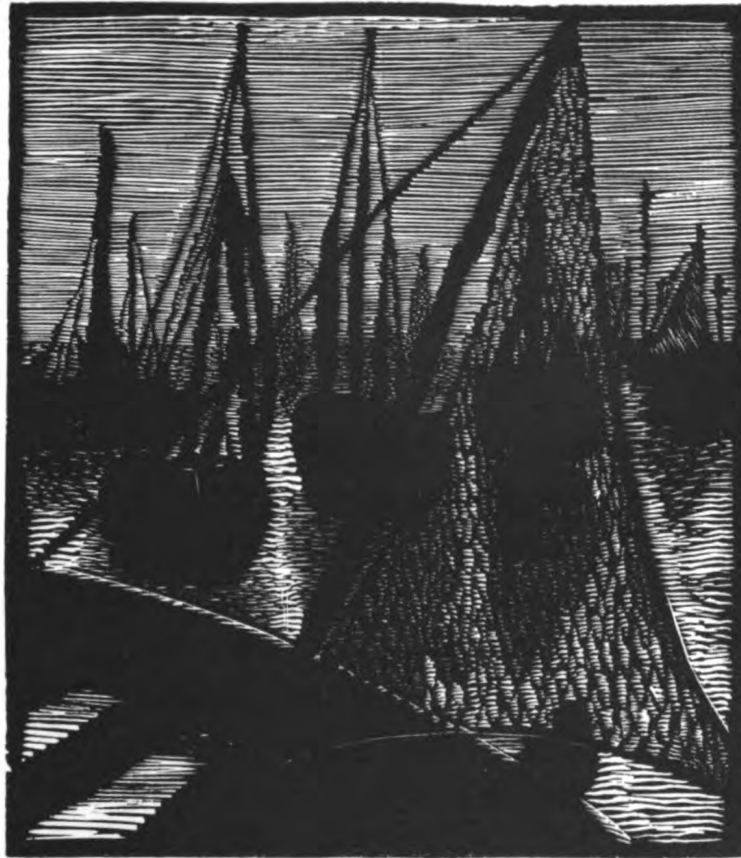
Un pauvre phare aveugle, où mord la rouille ;  
Quelques ancres sur le môle désert,  
Un cabestan fendu qui plus ne sert,  
Et, tout au loin, le pas d'une patrouille.

Nulle chanson de matelot ne brouille  
Les fils du silence tissés dans l'air,  
Des gens muets rentrent par nombre pair  
En des maisons antiques qu'on verrouille.

Pourtant, au coin du quai, s'élève encor,  
Battue et gémissante au vent du Nord,  
L'image, en bois sculpté, de la Fortune.

Mais que vienne l'instant où la nuit choit,  
L'eau se ternit et plus ne mire en soi,  
Jusqu'au matin, que l'or mort de la lune.





## Au long du quai

Dans le bassin aux bords tranquilles,  
Les mâts semblent un jeu de quilles  
Debout sur l'eau ;  
La lune est claire et clairs sont les nuages,  
Et les voiles et les cordages  
Laissent sur les cargaisons sombres  
Des longs bateaux  
Tomber leurs ombres.

Une seule lanterne brille au loin ;  
Un seul veilleur est le témoin  
Du calme entier et du silence ;  
A peine un menu vent rapide et vain  
Agite-t-il, au quai du Rhin,  
Le branchage aminci et dépouillé des ormes :  
La ville au loin et son port dorment.

Dormez, la ville, et vous, les gens,  
Sous le ciel glacial d'un décembre d'argent ;  
Dormez, les bateaux et les voiles,  
Sous les fixes regards d'un million d'étoiles ;  
Dormez, les âtres froids et les bois consumés,  
Et vous, les toits, les murs et les maisons, dormez.

Pourtant, de-ci, de-là, des clartés brillent ;  
La face ronde d'un marin  
Paraît, soudain,  
Au trou carré d'une écoutille.  
Les yeux d'un chat luisent furtivement ;  
Le carillon sursaute et s'exalte un moment,  
Et minuit tinte.

Alors,  
Le petit port,  
Dont la vie est éteinte,  
Sous les micas poudreux du givre étincelant,  
Semble toute la nuit brûler d'un beau gel blanc.





## Le chaland

Sur l'arrière de son bateau,  
Le batelier promène  
Sa maison naine  
Par les canaux.

Elle est joyeuse, et nette, et lisse,  
Et glisse  
Tranquillement sur le chemin des eaux.



Cloisons rouges et porte verte,  
Et frais et blancs rideaux  
Aux fenêtres ouvertes.

Et, sur le pont, une cage d'oiseau  
Et deux baquets et un tonneau ;  
Et le roquet qui vers les gens aboie,  
Et dont l'écho renvoie  
La colère vaine vers le bateau.

Le batelier promène  
Sa maison naine  
Sur les canaux  
Qui font le tour de la Hollande,  
Et de la Flandre et du Brabant.

Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand,  
Il a passé par Lierre et par Malines,  
Et le voici qui s'en revient des landes  
Violettes de la Campine.

Il transporte des cargaisons,  
Par tas plus hauts que sa maison ;  
Sacs de pommes vertes et blondes,  
Fèves et pois, choux et raiforts,  
Et quelquefois des seigles d'or  
Qui arrivent du bout du monde.

Il sait par cœur tous les pays  
Que traversent l'Escaut, la Lys,  
La Dyle et les Deux Nèthes ;  
Il fredonne les petits airs de fête  
Et les tatillonnes chansons  
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,  
Les carillons.

Quai du Miroir, quai du Refuge,  
A Bruges ;  
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,  
A Gand ;  
Quai du Rempart de la Byloque,  
Quai aux Sabots et quai aux Loques,  
Quai des Carmes et quai des Récollets,  
Il vous connaît.

Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes  
L'ont vu passer, en se courbant le front,  
Sous les arches anciennes  
De leurs grands ponts ;  
Et la Durme, à Tilrode, et la Dendre, à Termonde,  
L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde  
De l'un à l'autre bout des horizons.

Oh ! la mobilité des paysages,  
Qui tous reflètent leurs visages  
Autour de son chaland !

La pipe aux dents,  
D'un coup de rein massif et lent,  
Il manœuvre son gouvernail oblique;  
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,  
Et son bateau somnambulique  
S'en va, le jour, la nuit,  
Où son silence le conduit.





## La grand'place

Les magasins de la Grand'Place  
Mirent leur deuil et leur passé,  
Et l'or de leur fronton usé,  
Dans les égouts qui les enlacent.

Un drapeau pend comme un haillon,  
Au pignon rouge de la Banque ;  
L'heure est vieillotte : une dent manque  
Au ratelier du carillon.

La pluie, à tomber là, s'ennuie,  
Tout son de cloche y semble un glas,  
Tout mouvement y semble las,  
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie.

La façade du médecin  
Regarde celle du notaire.  
Voici le porche autoritaire  
Du collège diocésain.

Les ténébreux judas des portes,  
Se surveillent de loin en loin;  
Le haut clocher semble un témoin  
De tant de choses qui sont mortes.

Les murs sont pleins de souvenirs,  
Cassés ou mordus par les rouilles,  
Et l'habitude s'y verrouille  
Contre l'assaut des avenir.

Tout y perdure en son bien-être.  
On vit loin de tout bruit vivant,  
A regarder passer le vent  
Et la poussière à la fenêtre.

Les servantes y font marcher  
Le rouet gris des existences,  
Et façonnent, par leurs sentences,  
Une sagesse à bon marché.

Les échevins sont sûrs et veillent ;  
Le crime a ses deux poings liés.  
On met l'ordre sous l'oreiller,  
Et l'on s'endort sur ses oreilles.







## Les boutiques

Tatillonnes et frénétiques,  
Les sonnettes dansent à l'huis  
Des petites boutiques,  
Les sonnettes de la Saint-Guy.

On n'entend qu'elles  
Dans les ruelles,  
Les jours de foire et de marché;



Elles se hèlent et s'interpellent  
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.

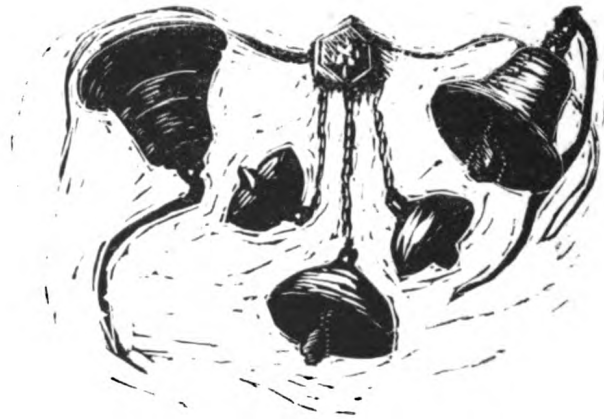
Rubans, cordons, aiguilles fines,  
Lacets, fils et bobines  
Sont achetés chez le mercier ;  
Les salons d'or du pâtissier  
Montrent des tartes rondes  
Comme le monde ;  
Le quincaillier fournit des chaudrons clairs  
Comme un juillet rayé d'éclairs,  
Et les marins s'abordent  
Au seuil branlant d'un vieux marchand de cordes.

La fièvre étroit tous les comptoirs ;  
Mais, du matin jusqu'au soir,  
Quoi qu'on débite et qu'on achète,  
Les sonnettes mènent la fête  
Et dominant le branle-bas  
Des coups têtus de leur délire.

Et l'une tinte, ainsi qu'un glas,  
Et l'autre éclate, ainsi qu'un rire,  
Et d'autres font des bonds de sons,  
Qui tout au loin se répercutent,  
Sitôt que leurs battants se butent  
Au bronze vert de leurs jupons.

Ménagères à croupe énorme,  
Bourgeois précis et uniformes,  
Campagnards roux en sarrau bleu,  
Et ceux du port lointain, et ceux  
Dont le pignon sur la grand'rue  
Se bombe, ainsi qu'un avant de bateau,  
Augmentent du remous de leurs dos  
Le tas houleux de la foule bourrue.  
Mais que les fracs, les schalls, les mantelets  
Soudain s'immobilisent ou tout à coup s'agitent,  
Toujours, comme les dés d'un gobelet,  
Les battants clairs se précipitent  
Et s'enragent terriblement.  
Des boutiques et des tavernes,  
Les sons menus vont ricocher  
Jusques au seuil de l'évêché,  
Pour s'engouffrer sous la poterne  
Et dans la cour du « Lion d'or » ;  
Et puis, là-bas, dans les rigoles,  
Quand sautèrent les folioles  
Au vent des Nords,  
Les sonnettes, prestes et nettes,  
Rythment la danse et la guident encor.  
L'ombre descend enfin, chacun s'en va ;  
Leurs marchés faits, les conducteurs attellent  
Aux chars-à-bancs leurs haridelles  
Et les fouettent à tour de bras ;

Trot des chevaux vers les campagnes,  
Les sonnettes vous accompagnent  
Une dernière fois de leur dreling dément,  
Puis se calment, et, d'heure en heure,  
Dans le soir et la nuit, se meurent  
Interminablement.





## Les antiques hôtels

Hôtels du vieux Rempart et de la Cour du Prince,  
Secrètement, en des lieux sûrs,  
Vous recélez entre vos murs,  
Les coffres-forts rivaux de l'avare province.

Des mufles de lions se crispent aux vantaux  
Lourds et luisants de vos grand'portes,  
Et les cent lances d'une escorte,  
Semblent garder vos fenêtres aux cent barreaux.

Les millésimes d'or vous font une parure,  
Le geste lent de vos bourgeois  
Se solennise et gagne en poids,  
Rien qu'à glisser la clef dans vos larges serrures.

Les dimanches, après la messe, quand ils vont  
Sur la grand'place, où l'on s'assemble,  
Rivaliser entre eux, il semble  
Que chacun dresse en soi l'orgueil de vos frontons.

Vous abritez tranquillement leur vie épaisse,  
Et leur torpide honnêteté,  
Et leur gourmande vanité,  
Et les textes moisis de leur pauvre sagesse.

Mais vous gardez aussi, vieux hôtels revêtus  
Du manteau sombre des années,  
Un feu de gloire âcre et fanée,  
Et le relent épars des antiques vertus.

Vous maintenez debout vos escaliers austères,  
Et vos lambris de chêne et d'or,  
Et dès leur seuil, vos corridors  
Intimident par leur silence autoritaire.

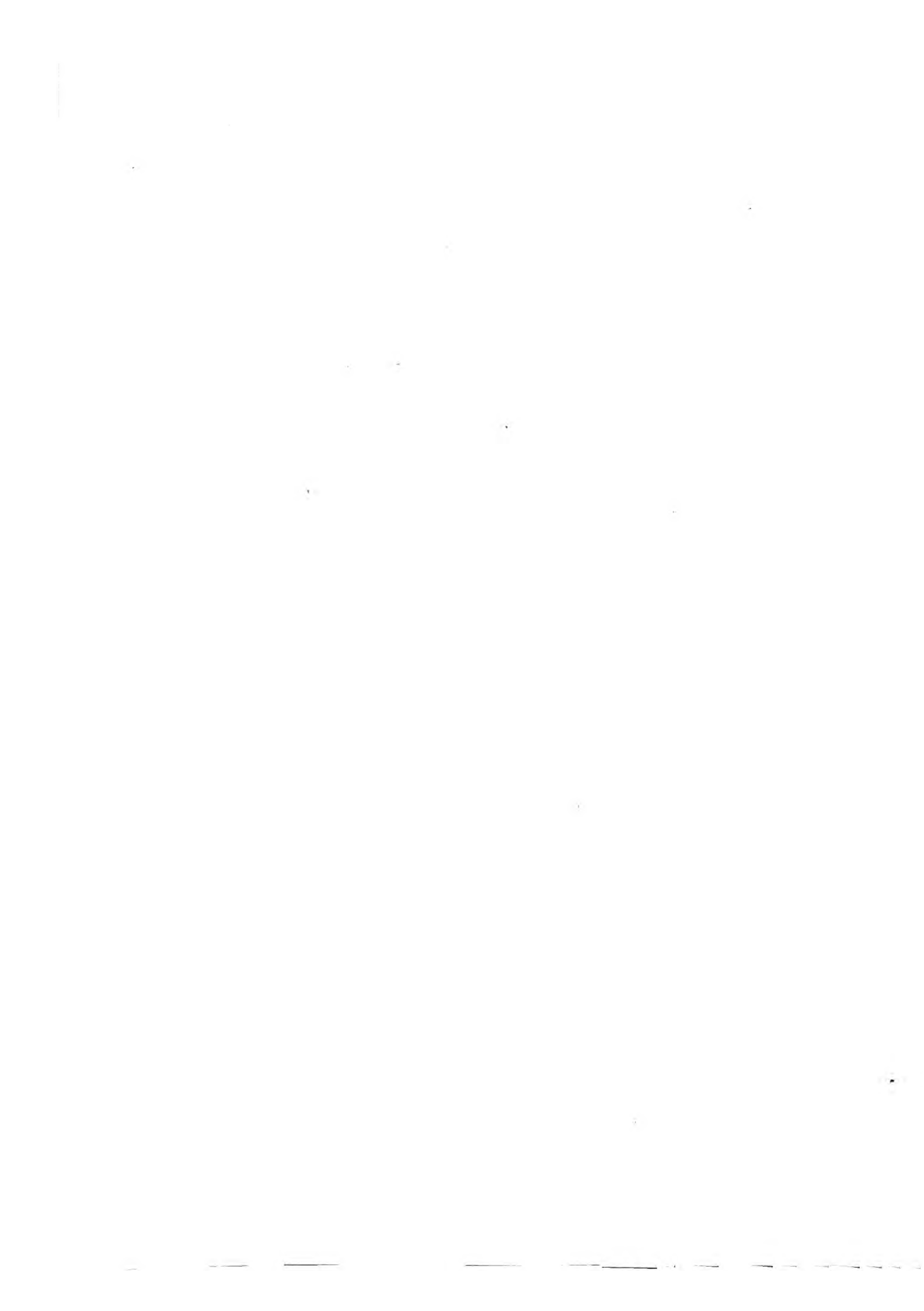
L'appétit rouge et sain à vos tables reluit,  
Les flammes de vos foyers brillent  
Le soir pour les larges familles,  
Et l'on fait souche, abondamment, en vos grands lits.

Que change votre esprit, sans que change votre âme,  
Et l'on peut croire encor en vous,  
Quand flamberont les brasiers roux  
Où chaque ardeur humaine aura brandi sa flamme.

Mais que dorment toujours, en leurs coffres, vos ors,  
Sans que la vie ou que la fièvre  
Ne les réchauffe de ses lèvres,  
Vos ors mêmes, un jour, seront pareils aux morts.

Et l'ombre et l'abandon de la morne province  
Envahira vos seuils brisés  
Et vos vantaux cadénassés,  
Hôtels de la Grand'Rue et de la Cour du Prince.







## La vieille demoiselle

La demoiselle en bandeaux noirs,  
Qui brode à l'aube et brode au soir,  
Toujours à la même fenêtre,  
Est assise derrière un écran vert  
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,  
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.



Deux béguines ont salué l'apothicaire,  
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons ;  
Le sacristain s'en est allé chez le vicaire ;  
Le cantonnier a balayé à gestes longs,  
L'égout bondé de crasse et de fange velue.

Et maintenant, voici,  
A l'heure de midi,  
Le jovial bourgmestre  
Qui vient, s'arrête, et longuement salue  
La demoiselle à sa fenêtre.

Avec ses mains de pluie et de brouillards,  
Depuis des jours et puis des jours, Décembre  
Mouille les murs, les toits et les hangars ;  
Heureusement que dans sa chambre,  
La demoiselle en bandeaux noirs  
Peut surveiller jusques au soir  
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,  
Flammes ! vos clairs papillons rouges.

Elle aime vivre et s'isoler ainsi,  
Dans la tiédeur et dans l'ennui,  
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise  
Auprès d'elle, sur une chaise,  
La regarde qui lentement marie,  
Avec ses maigres mains,  
Une fleur jaune au liseron carmin  
De sa tapisserie.

La demoiselle  
Nourrit en elle  
L'amour d'une amour infidèle  
Silencieusement.  
Seul, le curé qui la confesse  
Connaît sa faute et sa faiblesse,  
Et quel bourreau fut son amant!  
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent  
Avec tristesse ou violence,  
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient  
Parler de tout, parler de rien,  
Jusqu'au moment où, dans l'ombre et la brume,  
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.

La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,  
A recompter dans son âme les jours  
Qui lui furent douceur et menterie,  
Et qu'elle aime et déteste toujours.  
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,  
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède  
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.  
Tel qui passe par la ville peut croire  
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,  
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.

Et quand la demoiselle aura compté ses peines,  
Combien de fois, au long des ans et des semaines,  
Et que son chat malade et importun,  
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,

Certes, implorera-t-elle le sort,  
Pour qu'il l'étende, à son tour, dans la mort ;  
Alors,  
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,  
A l'heure de midi, passant sur le trottoir,  
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,  
La demoiselle en bandeaux noirs.





## Fête d'hiver

Aube joyeuse et joli gel,  
Toute la ville est cristalline  
Et se pare comme un autel :  
Termonde, Alost, Lierre, Malines.

Ouates, flocons, mousses, linons,  
La neige a chu par avalanches ;  
Si purs et nets sont les pignons,  
Que l'on dirait des nonnes blanches.

La couche des glaçons vitreux  
Couvre les quais et leurs eaux noires,  
Et les gamins aux sabots creux  
Claquent du pied sur les glissoires.

Patrons, aux carrefours nichés,  
Vous reluisez dans vos rocailles ;  
Les fontaines des vieux marchés  
Brillent sous leur arroi de paille.

Et vers le ciel et ses joyaux,  
Dont la lumière est vive et prompte,  
Chaque clocher, de bas en haut,  
Semble un ex-voto clair, qui monte.





## Les grands mangeurs

A l'auberge des « Cent Frelons »,  
Dont l'ample hôtesse, à la prime aube, entasse  
En son corset trop dur, sa poitrine trop grasse,  
Une vessie ample et falote,  
Au bout d'un bâton long  
Ballotte.

Octobre est loin, voici Toussaint et puis Noël ;  
Et les boudins couleur de sang,

Et les boudins couleur de miel,  
Chapelets noirs, chapelets jaunes,  
Se débitent par aunes  
Autour des étaux blancs.

On fait kermesse en leur honneur :  
Le ferblantier, le forgeron et le sonneur,  
La bouche ardente et les yeux fous,  
Parlent, huit jours durant, du formidable trou  
Qu'il leur faudra, pour que la fête  
Soit belle et soit parfaite,  
Creuser, violemment, au centre  
De leur ventre.

Et voici l'heure où s'allument les feux.  
Dans la cuisine aux carreaux bleus,  
Les cuivres nets, pareils à des cymbales,  
Vers les bâfreurs joyeux et fraternels  
Jettent, tel un appel,  
Leur cri de clarté franche et triomphale.

Les gros boudins crépitent sur le gril ;  
L'oreille entend comme un bruit de grésil  
Et la bouche se remplit d'aise.  
Autour de la nappe blanche trônent les chaises ;  
Les convives, dispos et frais,  
Sur un signal venu du cabaret,  
Entrent l'autre après l'un dans la grand'salle,

Et la bombance colossale  
Au creux des plats fumants et monstrueux,  
S'inaugure, dans le silence.

On mange, avec ferveur et violence ;  
Les appétits larges et fastueux,  
Bouches pleines, lèvres froissées,  
Font merveille de l'un à l'autre bout  
Des deux tables, face à face dressées.  
On y boit ferme, et coup sur coup.  
L'ample hôtesse, dont les chairs reluisent et bougent,  
Travaille, à larges bras, dans l'or des fourneaux rouges,  
Incendiant la sauce avec des piments frais ;  
Sa claire et fraîche humeur ne se lasse jamais ;  
Elle prodigue le sel et le poivre à la livre,  
Pour qu'aux tables, là-bas, les brocs entreheurtés  
Soient largement vidés à la santé  
Des autres brocs qui les vont suivre.

Le haut sonneur Mandus Calix,  
Qui ne manqua jamais la plus mince kermesse,  
Raconte alors quelles prouesses  
Illustrèrent les gros mangeurs du temps jadis.  
Son aïeul Nol engloutissait dans sa bedaine  
Trois porcs entiers, au bout d'une semaine ;  
Jan Klaverdonk, toujours creux et dispos,  
Ayant autour de lui rangé trente chopines,  
Expédiait quatre jambons de la Campine  
En les rongeant jusques à l'os.



Son père à lui, Nestus Calix, marchand de pommes,  
Eût avalé, pour son repas, Anvers et Rome ;  
Il dévorait en même temps,  
Tripes, boudins, lards, groins, pattes, oreilles ;  
Le voir bâfrer était une merveille :  
Sa femme eut son dernier enfant  
Quand Nest Calix eut soixante ans.

Mais le sonneur se tait, préférant boire,  
Que de parler de ceux qui ne sont plus  
Vivants que dans son cœur et dans leur gloire ;  
D'autant que, lentement, d'un geste irrésolu,  
Le fils du ferblantier se lève et tousse et chante.  
Oh ! sa voix rauque et lourde et trébuchante !  
D'un ton pleurard et faux, il raconte comment  
Une fille d'Alost tua ses deux amants  
Et la féroce et sanglante complainte  
Traîne, cahin-caha, jusqu'au moment  
Où, d'un trop gauche mouvement,  
Il renverse sa pinte.

Le forgeron sentant son appétit  
Qui peu à peu s'émousse et s'alentit,  
S'interrompt de manger et applaudit quand même.  
D'autres rient du poème,  
Mais se poussent pour voir entrer en vacillant  
Un plat monstrueux d'aulx et de cervelas blancs.

Les deux Terlink, frères ennemis, luttent  
A qui dévorera en quatre coups de dents,

Un boudin long comme une flûte ;  
Ils l'avalent, le front têtue, les yeux ardents,  
Sans un seul spasme,  
Et la salle rayonne et bout d'enthousiasme.

Mais le sonneur qu'on avait cru  
A bout d'entrain et de frairie  
Se rengorge, se carre, et tout à coup parie  
Qu'il mangera un jambon cru,  
Sans boire, en vingt minutes.  
On l'en défie avec fureur.  
Alors, le haut et violent sonneur  
Fait apporter l'objet de la dispute.  
Et découpant de clairs et savoureux morceaux  
Sous la couenne rugueuse et saure,  
Se met à l'œuvre et bellement dévore,  
Tel un héros.

Les yeux rieurs et la bouche torchée,  
Il engloutit, à quadruples bouchées,  
Rompant un coin de pain, mêlant le maigre au gras,  
Crispant sa lèvre ardente et goguenarde  
Et maculant, de temps en temps, le bord du plat  
D'un paquet jaune de moutarde.  
Tous l'admirent. Il mange avec ferveur.  
On dirait que le lard coule jusqu'à son cœur ;  
Les dents nettes, fortes et blanches,  
Mordent sans se lasser, l'ampleur ronde des tranches ;  
Il mange et mange, avec un tel amour,

Qu'il mangerait durant trois jours  
Sans parvenir à satisfaire  
Sa goinfrerie obstinément autoritaire.

L'exploit du haut sonneur met fin  
A cette fête énorme et rouge de la faim.  
Minuit résonne à coup d'airain dans l'ombre;  
Seul, le ferblantier, vidant un dernier broc,  
De tous les brocs vidés augmente encore le nombre:  
Chacun s'en va, ayant bu fort, ayant bu trop.  
Sixtus, veilleur de nuit, aux carrefours écoute  
De grands pas inégaux heurter, au loin, les routes;  
Tandis qu'au bout de ton bâton,  
Sous l'enseigne des « Cent Frelons »,  
Tu ballottes, comme affolée,  
Pauvre vessie étrange et dégonflée.





## Les rois

C'est une troupe de gamins  
Qui porte la virevoltante étoile  
De toile  
Au bout d'un bâton vain.

Le vieux maître d'école  
Leur a donné congé ;  
L'hiver est blanc, la neige vole.  
Le bord du toit en est frangé.

Et par les cours, et par les rues,  
Et deux par deux et trois par trois,  
Ils vont chantant avec des voix  
    Qui muent,  
    Tantôt grêles, tantôt fortes,  
    De porte en porte,  
La complainte du jour des Rois.

« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux  
Toquets de vair, souliers de plumes,  
Collets de soie et longs cheveux,  
Et blancs comme est blanche l'écume,  
    Faldera, falderie,  
    Vierge Marie,  
Voici venir, sur leurs grands palefrois,  
Les bons mages qui sont des rois. »

« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,  
Jambes rêches, tignasses rousses,  
Vêtement lâche en peaux de bœufs,  
Mais doux comme est douce la mousse,  
    Faldera, falderie,  
    Vierge Marie,  
Voici venir, avec troupeaux et chiens,  
Les vieux bergers qui ne sont rien. »

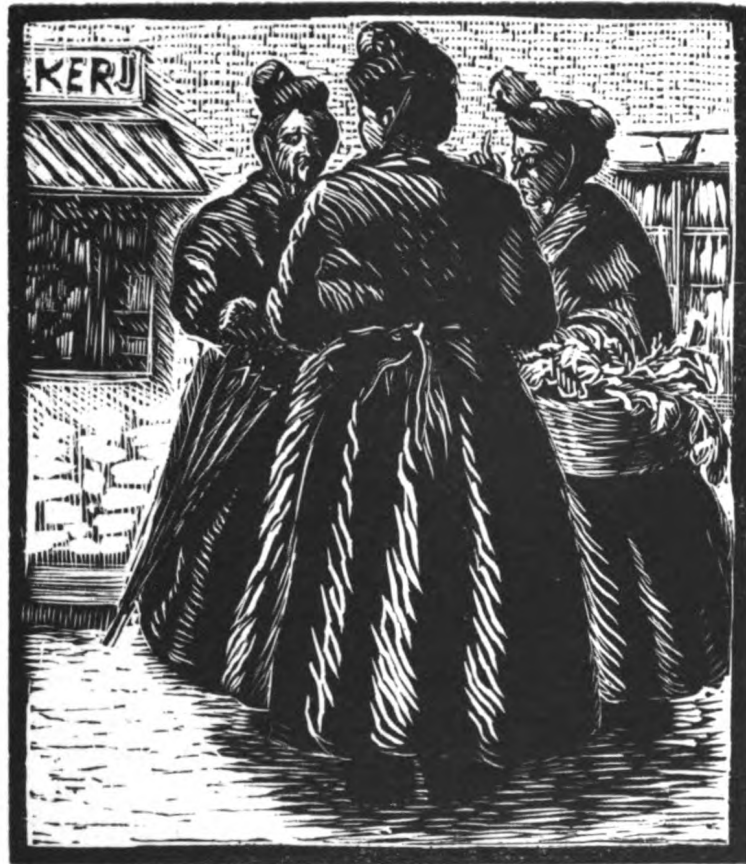
« Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,  
Sabots rouges, casquettes brunes,  
Mentons gercés et nez morveux

Et froids comme est froide la lune  
Faldera, falderie,  
Vierge Marie,  
Voici venir, au sortir de l'école,  
Ceux qui demandent une obole.»

Et sur le seuil des torpides maisons,  
Non pas à flots, ni à foisons,  
Mais revêches et rarissimes,  
Comme si le cuivre craignait le froid  
Sont égrenés, du bout des doigts,  
Les minimes centimes.  
Les gamins crient,  
Et remercient,  
Happent l'argent qui leur échoit;  
Et chacun d'eux, à tour de rôle,  
Et sur le front, et sur le torse, et les épaules,  
Se trace, avec le sou, le signe de la croix.







## Vieilles servantes flamandes

Sur le métier des jours systématiques  
Les servantes, Nornes antiques,  
Tissent le mal, tissent le bien,  
Dont est faite la vie égale et mince  
De la province.  
Autant de fils, autant de liens !  
Et la navette ardente et rude



Allant, venant,  
Trame l'imperméable vêtement  
Des habitudes.

Avec la pâle et vieillotte clarté  
De leur cerveau pieux et entêté,  
Les servantes jugent, blâment ou louent ;  
Toute la ville est traînée à la barre,  
Chaque matin qu'un scandale se carre  
Les deux pieds dans sa boue.

Elles serrent, sous leur noir bonnet,  
La vigilance aiguë et sombre,  
Et leur œil dur surveille et reconnaît  
Rien qu'à leur ombre,  
Tous ceux qui passent,  
Sur le trottoir d'en face,

Ce que disent les murs,  
Ce que dévoilent les fenêtres,  
Leur angoisse veut le connaître,  
Dessous fangeux, recoins obscurs,  
Elles flairent comme des chiennes  
L'existence quotidienne  
Des plus humbles et des plus hauts ;  
L'ample ménage du notaire  
Et la famille du vicaire

Et les affaires du bedeau,  
Tout est raclé sous les limes falotes  
Et féroces de leurs parlottes.

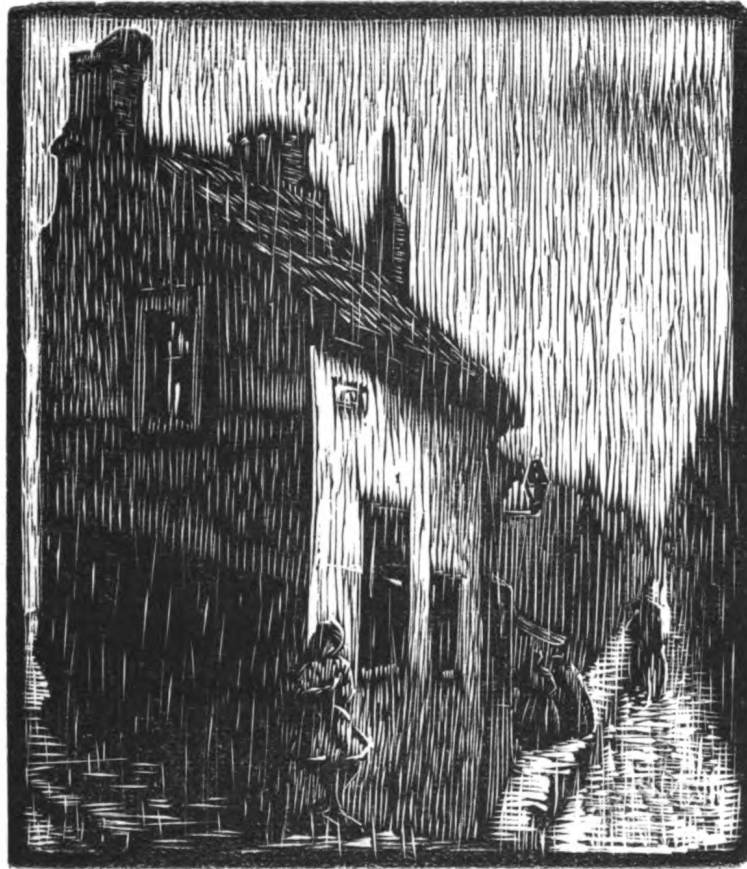
En mantelets profonds et noirs,  
Le dimanche, elles vont au prêche;  
Au temps des offices, le soir,  
Elles longent, dignes et rêches,  
L'égout qui luit près du trottoir;  
Elles causent et s'attardent sous les poternes  
En groupements obscurs,  
Et la lueur oblique des lanternes  
Double leur geste au long des murs.

Dites, avec quel soin, avec quel zèle!  
Dites, depuis quel temps!  
Elles servent invariablement  
Un vieux curé maussade et impotent  
Ou quelque vieille demoiselle;  
Ou bien encor, le marguillier, chrétien fervent  
Qui tous les jours entend la messe,  
Puis s'en revient, par le couvent,  
Saluer, ponctuellement,  
La chanoinesse.

Ainsi vivent-elles les servantes, là-bas,  
A Dixmude, Courtrai, Lierre, Deynze ou Termonde,  
Serrant la vie et mesurant le monde,

Avec leur aune vieille ou leur pauvre compas;  
Ainsi mènent-elles brouter leurs existences  
Au petit pré de leurs désirs,  
Aimant les jours de fêtes où l'on prie à loisir  
Et les matins de jeûne où l'on fait pénitence;  
Et ne rêvant à rien sinon au clair moment  
Où l'on célébrera leur bel enterrement  
Avec le grand drap blanc et les quatre grands cierges  
Gardant leur corps et affirmant qu'il resta vierge.





## Les jours de pluie

Au long des cours, des impasses et des venelles  
Des vieux quartiers retraits,  
La pluie  
Semble à jamais  
Chez elle.

Elle y tombe depuis novembre,  
Continûment, à petit bruit,

Elle y tombe, le jour, la nuit;  
Et nul ne sait quand elle aura fini  
De tapoter, avec ses doigts d'ennui,  
Les carreaux verts des pauvres chambres.

Les lucarnes et leurs prunelles  
La regardent qui dure à l'infini;  
Et les vieux murs et leurs étais pourris  
S'imbibent d'elle.  
S'il arrive qu'elle tarit,  
Comme à bout d'elle-même,  
Une heure ou deux, quand le soleil s'amène,  
Longtemps, longtemps,  
L'oreille encor écoute,  
Goutte après goutte,  
Ses tintements derniers  
Dans la gouttière des greniers.

Et les trottoirs et leurs pavés  
Luisent comme des os et des moignons  
Obstinément lavés;  
Et les ancres des vieux pignons  
Se souillent  
De pleurs de fer, de pleurs de rouille;  
Et lassé d'être un peu du temps,  
Leur millésime est là, qui pend;  
Quand tout à coup, un auvent claque,  
Et l'eau recommence très longuement  
A choir,

Jusques au soir,  
Parmi les flaques.

Dans les recoins et les retraits  
Des impasses et des ruelles,  
La pluie  
A tout jamais  
Semble chez elle.







## Le linge

Leur coude nu sorti des manches,  
Et tout leur poids  
Pesant sur le fer chaud qui glace et broie  
Le raide empôis,  
Les massives servantes  
Ornent de longs plis droits



Et de courbes savantes  
Le linge blanc des blancs dimanches.

A larges pans, le linge blanc  
Déborde  
De grands et superbes paniers.  
On le sécha, le long des cordes,  
Au vent vermeil, au vent léger  
Des vieux vergers.

Et maintenant, le voici net et clair  
Avec la bonne odeur des prés,  
Avec la bonne odeur de l'air,  
Entre ses plis menus et resserrés,  
Où fourrage, tel un museau  
Lourd, mais rapide,  
En chaque recoin, en chaque vide,  
Le bout massif des gros fers chauds.

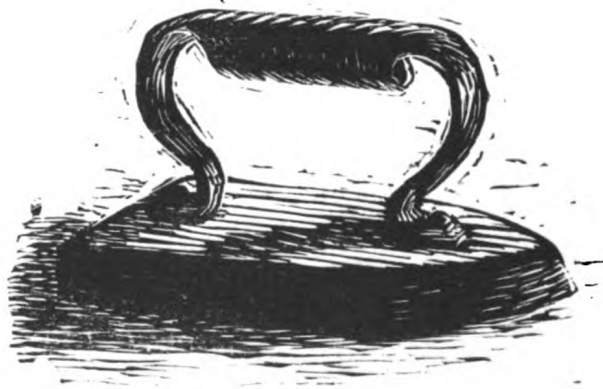
De large en long, de long en large,  
Avec leur bras pesant et lent,  
Marquant de grandes marges  
Plates, le linge blanc,  
Les servantes repassent ;  
Tandis qu'assise à la fenêtre basse,

La maîtresse de la maison  
Surveille, interroge, clabaude  
A langue chaude  
Et brûlante comme le fer sur les tisons.

Et les nouvelles de la ville  
Défilent,  
Et tous les voiles des ménages  
Du voisinage  
Sont soulevés férocement;  
Et l'on suppute, et l'on affirme, et l'on dément;  
Les maîtresses, aux airs de duègnes,  
Pour mieux savoir  
Feignent  
D'abord de ne rien entrevoir;  
Mais les servantes les renseignent,  
Flairant le mal dans tous les coins,  
Prenant le ciel et la Vierge à témoins,  
Et tout à coup crispent le poing,  
Là-bas, vers quelque rogne et farouche adversaire.  
Et maîtresses et servantes, bientôt d'accord  
Sur tous les vols dont l'échevin retors,  
Et le notaire escroc et l'armateur faussaire  
Ont ravagé le champ des communes misères,  
S'oublient à remuer, avec un tel emportement,  
Ces tas houleux de boue,

Qu'une se brûle en soulevant,  
D'un trop rapide mouvement,  
Le fer chauffé contre sa joue.

Se dépliant, se repliant,  
Avec le va et vient tranquille et lent  
D'une aile d'Ange,  
Parmi cet unanime étalage de fange,  
Se meut le linge immense et blanc.





## Le dimanche

Mille notes claires et gaies  
Ainsi que des monnaies  
Dégringolent du vieux beffroi vermeil ;  
Ce sont autant de sons de cloche  
Qui miroitent et qui ricochent  
Dans le soleil.

Le vent au loin les éparpille,  
Les toits pareils à des mantilles  
Les reçoivent entre leurs plis;  
Tous les échos en sont remplis.

Les gens qui passent  
Les écoutent sur la grand'place  
Tinter et cliqueter  
Par masses.  
Or, c'est dimanche, et c'est midi.

La ville est propre et lisse;  
Chez l'orfèvre trois grands calices  
Illuminent superbement  
La devanture;  
D'un porche ardent d'architecture  
A pas dévots, à pas dormants  
Sortent, quittant le prône  
Les bons bourgeois et leurs matrones :  
Et tels se rejoignent et se saluent  
Et tels tournent le coin des rues  
Pour s'en aller vers l'esplanade  
Faire l'hebdomadaire et régulière promenade.

D'autres gagnent « Le Cheval Gris »  
Par le chemin des Chanoinesses :  
Auberge fraîche et belle hôtesse,  
Poêle flambant, comptoir fleuri,  
Carreaux sablés et tables claires,  
Caves longues, larges tonneaux

D'où jaillit, ainsi que d'un tombeau,  
Au creux des verres,  
La bière.

Et c'est vraiment un bon moment,  
Pesant de calme et de bien-être :  
De gros buveurs à la fenêtre  
Fument leur pipe et regardent les gens  
Ou bataillent aux cartes.  
Des béguines passent et des sergents,  
Et les mitrons avec des tartes.  
Les cloches, dans la tour,  
Carillonnent toujours,  
Mêlant leur bruit avec le bruit des verres,  
Avec la splendeur blonde et sonore des bières  
Et, quelquefois, avec l'éclat des vins;  
Et tout cela résonne, et tout cela s'égaie  
Toujours, comme il convient,  
D'un bruit minime de monnaie.







## Vanniers

Dès le matin, au seuil des bouges,  
Sous une tente ouverte à l'air,  
S'assoient les gais vanniers,  
Mêlant les osiers rouges  
Aux clairs osiers  
De leurs paniers.

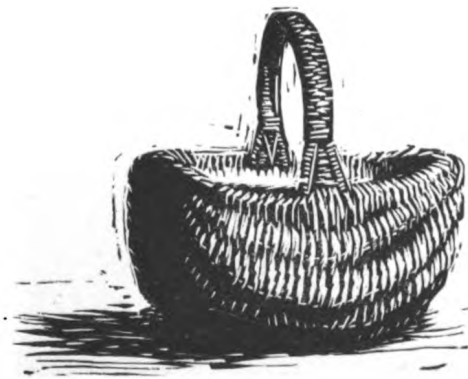


Les nasses et les clisses,  
Par lots égaux se répartissent ;  
On fait toilette nette  
Aux vannettes et aux bannettes ;  
Et de leur tas d'osier tressé  
Et disposé en pyramides  
S'épand la bonne odeur humide  
Des rivières et des fossés.

Les gais vanniers chantants  
Fument, de temps en temps,  
A large lippe,  
Leur pipe.  
Et c'est alors qu'entre les doigts,  
Avec le plus d'adresse et de prestige,  
Se recourbent les tiges  
Des osiers droits ;  
Le panier souple et robuste  
Vire plus follement au creux de leurs genoux ;  
Le marteau frappe et tous ses coups  
Ajustent  
Une nouvelle couronne de liens  
Aux couronnes de liens anciens.  
Les paniers clairs des ouvriers flamands,  
Comme une solennelle escorte,  
Attendent tous, au seuil des portes  
— Ils sont pareils à des ventres gourmands —  
Que les bateaux arrivent  
Qui les emporteront là-bas, de rive en rive.

Un jour, ils partiront pour Formose ou Ceylan,  
Sans que cède leur dos ou que crève leur flanc.  
Ils seront fiers et lourds du poids de leurs richesses,  
Puis ils s'étaleront sur les grands quais vermeils,  
Avec l'or même du soleil  
En fusion parmi leurs tresses.

En attendant, dès le matin,  
Sous une tente, au seuil des bouges,  
Les gais vanniers  
Mêlent les blancs et serpentins  
Osiers aux osiers francs et rouges  
De leurs paniers.  
Et le brouillard qui se dissipe  
Et chasse au loin sa brume envenimée  
Laisse monter la petite fumée  
Bleue et joyeuse de leurs pipes.







## Le grand serment

Saint Georges,  
Le président de ton serment  
Se carre et se rengorge  
Superbement  
Quand, au sortir de la grand'messe,  
Il défile d'un pas altier,

Tel dimanche de la kermesse,  
Sous l'or bougeant de son collier.

On le regarde  
En son orgueil marcher;  
Les solennels et francs archers  
Du grand serment  
Lui font sa garde;  
L'heure est claire, les cieux vermeils :  
Vraiment  
C'est à croire qu'il porte  
Sur son torse bombé et ses épaules fortes  
Des morceaux de soleil.

En un panier bordé de soie  
Sont étendus son arc et son carquois;  
Une tige de buis,  
Dont le sommet lentement bouge,  
Tend, devant lui,  
L'ébouriffant plumage rouge  
De l'oiseau d'or qu'il abattit.

Il traverse la rue aux Laines,  
La cour du prince et le vieux bourg;  
Il marcherait à grands pas lourds  
Sans perdre haleine,  
Jusqu'au soleil couché.  
Mais tout à coup les tintamarres  
De la fanfare

Lui font accueil, sur le marché,  
Les pistons crient et les tubas font rage  
Sans nul répit, sans nul arrêt,  
Et l'on promène du tapage  
De cabaret en cabaret.

Bières rouges sous couronne de mousse  
Pour vous lamper gaîment  
A la santé du grand serment,  
Chacun s'en vient à la rescousse;  
On assiège les comptoirs clairs  
Avec des brocs tendus en l'air.  
Les servantes passent et passent,  
Moites de hâte et de sueur  
Et refoulant à coups de croupe,  
Parmi les cris et les rires, la troupe  
Toujours plus dense des buveurs.

Le Président du grand serment  
Est cahoté au va et vient des houles  
Et des vacarmes de la foule;  
On le bouscule en des bagarres  
A hue, à dia, jusqu'au moment  
Où la concassante fanfare,  
Par le chemin qui suit la gare,  
Le mène au clos du grand serment.

Le tir à l'arc paisible et seul  
S'étend, là-bas, près des tilleuls  
Qui versent l'ombre à qui la cherche

Et d'où s'élève en contre-bas  
D'un grand jet blanc, ainsi qu'un mât,  
La perche.  
Avec solennité, l'oiseau  
Tourbillon d'or, et tourbillon d'écume,  
Est remplacé, là-haut;  
Et tel est l'ordre et la coutume  
Que si la flèche d'un archer  
S'en vient, avant la flèche présidentielle,  
Toucher  
La parure immatérielle  
Du bel oiseau,  
Là-haut,  
Le chef du grand serment  
Payera jusques au soir,  
Abondamment,  
A boire.

Et l'on se soûle en son honneur,  
Et l'on trinque, et l'on crie, et l'on hurle, et la peur  
S'accouple en des coins d'ombre avec la joie.  
Filles, qui traversez par bandes les chemins,  
Les gars aux violentes mains  
Vous agrippent comme des proies.  
L'ombre se fait autour du vieil enclos  
Où commande saint Georges.  
Le dernier air des fanfares se clôt,  
Les cors s'enrouent et les bugles dégorgent  
Un refrain las qui n'en peut plus.  
Archers, vos bras sont lourds, vos doigts moulus,

Et vos regards se voilent,  
Et vous ne savez plus si vous visez  
L'oiseau superbe et pavoisé  
Ou la première étoile.

Et par de longs et zigzagants détours,  
Vous revenez des vieux faubourgs  
Vers la grand'place où s'exalte la joie.  
Un pitre y fait le boniment  
Au président du grand serment,  
Et dans un coin le carrousel flamboie  
Et tourne, et tourne, en emportant  
Au mors aux dents de ses chevaux ardents,  
Mais immobiles,  
L'habituel recueillement  
Et le silence de la ville.









## Les pigeons

En des paniers  
De jaune et reluisant osier  
Ils sont partis, de lieue en lieue,  
Les pigeons gris, les pigeons bleus.

Ils sont partis depuis deux jours,  
— Oh ! les cahots du fourgon lourd —

Ils sont partis dans les bagarres,  
Les heurts, les cris et les sifflets des gares ;  
Ils sont partis, sait-on jusqu'ouï,  
Mêlés et affolés,  
Pour quel lâcher tumultueux et fou ?

Or, les voici, c'est dimanche, qui s'en reviennent  
Des montagnes méridiennes,  
Le col tendu et le vol haut,  
Et que déjà,  
Tout en suivant des yeux le dard d'une girouette,  
On les attend et on les guette  
Là-bas,  
Au fond des ruelles inquiètes  
Des deux Nèthes et de l'Escaut.

Dans les greniers, sous les poutres vermeilles,  
On veille,  
Et sur la place, où le ciel vaste et clair  
Rayonne, on s'attroupe, le nez en l'air ;  
Et là, sur les pignons où rien ne bouge,  
Seuls, les colombiers verts,  
Porte ouverte, règnent sur les toits rouges,  
Et tout à coup, plus haut que tours et coupoles,  
Les plus ardents se désignent du doigt,  
Une tache mince dans le ciel froid ;  
On dirait une virgule qui vole  
Et s'approche, et grandit, et d'un coup d'aile  
Se détachant de l'infini

Vient effleurer le faite et les moellons ternis  
Du vieux rempart et de la citadelle.

De groupe en groupe, on crie et l'on s'excite.  
Les cœurs battent et des paroles,  
Dites très vite,  
S'affolent ;  
Le tumulte s'aggrave et gagne au loin,  
Dans la ville, les coins et les recoins ;  
Celui qui le premier a reconnu  
Le vol lointain venant de l'inconnu,  
S'en va, l'orgueil au front, de ruelle en ruelle,  
Crier victoire et conter la nouvelle,  
Tandis qu'au même instant,  
Là-bas, dans une cour que les foules traversent,  
Sur son pigeon hagard et haletant,  
Le colombier vainqueur laisse tomber sa herse.

Aussitôt pris,  
Le pigeon bleu, le pigeon gris,  
Est engouffré dans un fourreau de toile,  
Et le coureur le plus ardent,  
Torse bombé comme une voile  
S'enfuit, ce paquet lâche entre les dents.

Il le passe à quelque autre après sa course faite,  
Et celui-ci courant, le repasse à son tour  
A quelque autre, là-bas, qui, d'un élan s'entête  
A gagner la grand' salle où se fait le concours.

A l'auberge des « Trois Guirlandes »  
Sont installés les vieux joueurs,  
Qui s'angoissent et qui l'attendent.

Il arrive, gorge sèche, front en sueur ;  
Un silence se fait : le vainqueur se désigne,  
Et l'échevin, très gravement, consigne,  
Sur des feuillets lignés où pèse une écritoire,  
La victoire.

Et surviennent après, ceux dont le sort  
Fut moins heureux, mais fut heureux encor ;  
Ils déclinent leur nom : tous gagnent ;  
Il en accourt des bourgs et des campagnes,  
Avec, sur leurs pieds nus, la crasse des sentiers,  
Leurs bras levés balaient, d'un coup de bière,  
L'âpre poussière  
De leurs gosiers ;  
Et tels s'en vont, serrant leur bien,  
Et tels se croient nimbés de gloire  
Et paient gaîment à boire.  
Seuls, les derniers n'ont rien,  
Et leur fureur et leur déveine se buttent  
Aux poings tendus des cris et des disputes.

Et dans son prône, exaspéré,  
Le vieux curé  
Tance, flétrit, malmène  
Ceux qui confient le gain de leur semaine

Au feu mouvant  
D'une aile au vent,  
Et se moquent de la promesse,  
Faites à confesse,  
De ne point désertier  
Les dimanches d'été,  
La messe.







## Les ruelles

Avec le ruban noir de leur égout,  
Et, çà et là, de petites chapelles,  
A deux chandelles.  
Contre les murs obscurs,  
Debout,  
Les très vieilles ruelles  
Dégringolent, en ribambelles,



Depuis là-haut  
Jusqu'à l'Escaut.

Un pâle et morne jour de cave  
Frôle leurs pignons bas ;  
Quoique lavés à tour de bras,  
Les seuils humides restent gras ;  
Et c'est l'automne et c'est l'hiver :  
La banlieue est déserte et ses chemins déserts,  
Et seuls les vieux chiens hâves  
Sortent, fouillant la boue, ou tout à coup se roulent,  
Pattes en l'air,  
Parmi des tas de cendre et d'écailles de moules.

Heureusement qu'un beau matin, l'été  
S'en vient, de sa neuve clarté,  
Chauffer les murs dont le crépi s'éraille,  
Et que l'égout et le trottoir  
Se repeuplent du grouillement noir  
Et des pieds nus de la marmaille.

Les ruelles se réveillent soudain,  
Toutes portes ouvertes ;  
Du linge sèche aux cloisons vertes  
Des tout petits jardins ;  
Les fenêtres et les plinthes sont peintes,  
La résine et la poix  
Ornent le corridor étroit  
Au bout duquel s'étale et se trimballe,

Monumental, entre les deux parois,  
Le ventre enflé des commères enceintes.

Alors, les nets et clairs logis  
Font bon accueil à ceux qui entrent;  
Sur les carreaux, le sable fin  
Inscrit de longs et onduleux dessins;  
La table, avec son gros bouquet au centre,  
Et son vase de verre noir  
Se reflète dans le miroir,  
Et les plaques du poêle reluisent  
Comme un autel d'église.

Et l'on travaille, et l'on peine dûment,  
Et les enfants se suivent,  
Comme barques à la dérive,  
Et grandissent, sait-on comment.  
Les ans tombent par avalanche  
Et les jours sont les mêmes jours, toujours,  
Sauf le dimanche,  
Quand les femmes s'assoient en rond,  
L'après-midi, autour des tables basses,  
Et que, chauffant, chacune en son giron,  
La large tasse  
De café noir, qu'un flot de lait fait blond,  
Elles s'entrexcitent aux commérages,  
A gestes durs, à large bruit,  
Si bien que leurs langues font rage  
Le soir durant, jusqu'à la nuit.

Et les hommes s'en vont fumer des pipes rouges,  
Là-bas, au loin, près du rempart,  
Où l'on boit ferme, où l'on boit tard,  
Au fond des bouges ;  
Puis reviennent, manquant le pas  
Et fluctuant sous des houles de bières,  
Avec, pour compagnon, le maigre espoir  
Que leurs femmes ne voudront pas,  
Trop nettement, s'apercevoir  
De ce roulis hebdomadaire.





## Coin religieux

En un quartier quatre fois centenaire,  
Dont les hôtels et les maisons  
S'ornent d'un millésime ou d'un blason,  
Le séminaire  
Aligne, au long de sa masse carrée,  
Son double rang de fenêtres barrées.  
Des chanoines massifs en longent le trottoir

Et le mur solennel d'où déborde un platane,  
Et les boucles d'argent ornant leurs souliers noirs  
Brillent, de pas en pas, au bord de leurs soutanes.

La place tout entière est hostile au vain bruit,  
L'évêché la domine au fond et son fronton reluit,  
Et vers le soir, la cathédrale sombre  
Laisse flotter sur lui  
L'ample et mouvante nuit  
De sa grande ombre.

Lieux de piété docte et de chrétienne ardeur :  
La province y cultive  
Sa croyance rébarbative  
Et sa ferveur.  
L'ancienne foi s'y développe âpre et valide,  
L'ordre la tient serrée en son poing dur,  
Et ses dogmes s'y consolident  
Comme de lourds piliers encastrés dans un mur.

Et pour la maintenir ou l'affermir encore,  
Obstinément, au long des temps, depuis toujours,  
Tels gars de la bruyère ou tels bourgeois des bourgs  
Se font ses serviteurs ou se nomment ses prêtres ;  
L'Eglise trouve en eux ses soldats et ses reîtres ;  
Ils ont le cœur ardent, la voix fruste et sonore,  
Et par-dessus leurs yeux, ils ont tassé leur front  
Comme un moellon.  
Ainsi l'esprit des champs, rèche, têtue, gothique,

Instaure, au cœur des villes apathiques,  
En un quartier silencieux,  
Sa forge lourde où se couve son feu ;  
Il fit jadis leurs mœurs et leurs coutumes,  
Et leur terreur et leurs cerveaux,  
Et maintenant encor son ponctuel marteau  
Contrôle ou bat, sur son enclume,  
Chaque penser que jette au loin l'orgueil nouveau.

Et les cloches sonnent et sonnent  
En son honneur, ainsi que des hérauts,  
Et les cloches le célèbrent et le propagent,  
De siècle en siècle et d'âge en âge,  
Du haut des tours, à coups de battants noirs.  
Elles le crient au vent et le crient à l'espace,  
Aux coins, aux carrefours, aux ruelles, aux places,  
Dès que l'aurore monte ou que descend le soir ;  
Et la ville obéit dûment à ces voix rudes,  
Moins par amour peut-être ou par devoir,  
Que par longue et tenace et pesante habitude.







## Les saluts de la paroisse

A l'heure où s'allonge le soir,  
En automne, parmi les brumes,  
Et qu'une à une,  
Les lanternes, sur le trottoir,  
S'allument,  
Les mantelets profonds et noirs  
Des vieilles femmes de la ville



Tantôt dans l'ombre ou la clarté,  
Vont, à la file,  
Vers les quartiers que tranquillisent  
Les églises.

Sur la place pleine de vent  
Vivant,  
Deux tours règnent vieilles et seules,  
Et les tristes et traînantes aïeules  
S'en approchent en défilant,  
Toujours d'un pas égal et lent,  
Par le canal des Flagellants,  
Dont les sombres et longs miroirs  
Reverbèrent, au fond du soir,  
Le seul vitrail qui brûle, ardent et translucide,  
Là-bas, dans une abside.

Les béguines et les curés  
Joignent leurs pas  
Aux pas des mornes vieilles,  
Toutes pareilles.  
Et par les longs trottoirs moirés,  
Dans leur robe de bure ou leur robe de drap,  
Monotones, s'en vont, comme elles,  
Au long des quais et des ruelles.  
Et c'est l'instant où les bateaux  
Hissent aux mâts leurs blancs fanaux,  
Et c'est l'instant où les boutiques  
Fixent aux clous leurs veilleuses antiques,

Où l'on entend rentrer, en leurs impasses,  
Toutes les misères qui sont lasses :  
— Les mendiants, les éclopés et les perclus ; —  
Où la ville semble n'exister plus  
Que pour ce défilé, torpide et sombre,  
Des gens en noir, qui s'avancent dans l'ombre,  
Fatidiques, comme les nombres.







## Cloches

Cloches pour les vivants et bourdons pour les morts  
— Fêtes, décès, mariages, anniversaires —  
Vous marquez, jour à jour, de sonnants commentaires,  
Avec le timbre ardent ou las de vos accords,  
Tout ce dont la province étroite et compassée  
Anime son cœur encor  
Et sa pensée.

Les faits quotidiens, les gestes réguliers,  
Et les motifs d'amour, et les causes de haine,  
Et ce qu'on dit aux cabarets, chaque semaine,  
Et ce dont les vieillards parlent à leurs foyers,  
Vous le solennisez au soir et à l'aurore ;  
Et les alléluias du prêtre et du bedeau,  
Tout se fond et grandit dans la forge sonore,  
Dont vos battants d'airain sont les brusques marteaux.

O chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,  
Sur les tracasseries mesquines et les desseins futiles,  
Et les pauvres soucis et les soins infertiles,  
Des minimes cités qui se meurent dans l'ombre,  
Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils  
Quelle âme neuve et profonde  
Emeut le monde ?





## Les soirs de grande fête

On ferme ! On ferme ! Et les veuves de noir vêtues,  
A pas feutrés et lents, s'en vont sous leurs manteaux,  
Et font tinter de lourds deniers en des plateaux  
Placés dans l'ombre, au pied de géantes statues,  
Comme les larges mains mendiantes de Dieu.  
Au fond, l'autel éteint ses fleurs étincelantes,  
Et les veuves glissent lentes et dévalantes  
Vers la ville du soir où s'allument les feux.

Alors tous les métaux strident ; leur bruit s'essore ;  
Les pieds des chandeliers grincent sur le parvis,  
Les lampes font crier leurs chaînes et leurs vis ;  
On écoute les tabernacles blancs se clore,  
Et des grappes de clefs baller à des fermoirs ;  
L'église est vide.

Et dans ces voix, oh ! si cruelles,  
Si grinçantes et si torturantes entre elles,  
N'est-ce pas, qu'on entend se déchirer l'espoir,  
Et la douleur de ces veuves maigres et droites  
Qui vont, à pas feutrés et lents, sous leurs manteaux,  
La mémoire et le cœur traversés de couteaux,  
Mais reviendront, demain, sur leurs chaises étroites,  
A l'heure où l'aube éteint dans la ville les feux,  
Prier les Jésus morts et les vierges dolentes  
Et baiser, tout comme hier, des blessures sanglantes,  
Comme les larges mains mendiantes de Dieu !





## Les fumeurs

« C'est aujourd'hui,  
Au cabaret du Jour et de la Nuit,  
Qu'on sacrera  
Maître et Seigneur des vrais fumeurs,  
Celui  
Qui maintiendra  
Le plus longtemps,



Devant les juges compétents,  
Une même pipe allumée.  
Or, qu'à tous soit légère  
La bière,  
Et soit docile la fumée. »  
Ont pris place, sur double rang,  
Près des tables, le long des bancs  
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.

Déjà, depuis une heure ils fument,  
A petits coups, à mince brume,  
Le gros et compact tabac,  
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,  
Leur pouce,  
En des pipes neuves de Gouda.

Ils fument tous, et tous se taisent,  
La bouche au frais, le ventre à l'aise ;  
Ils fument tous et se surveillent  
Du coin de l'œil et de l'oreille.  
Ils fument tous, méticuleusement,  
Sans nulle hâte aventurière,  
Si bien que l'on n'entend  
Que l'horloge de cuivre et son tic-taquement,  
Ou bien encor, de temps en temps,  
Le flasque et lourd écrasement  
D'un crachat blanc contre les pierres.

Et tous, ils fumeraient ainsi,  
Inépuisablement, tout un après-midi,  
N'était que les novices  
Ne se doutent bientôt, à maints indices,  
Que leur effort touche à sa fin,  
Et que le feu, entre leurs mains,  
S'éteint.

Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain  
Les petites volutes  
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,  
Le nom du vainqueur de la lutte,  
Près du plafond, là-haut ;  
Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux  
Minutieux  
Que pour leur pipe, où luit et bouge  
Le seul point rouge,  
Dont leur pensée ait le souci.  
Ils le tiennent à leur merci,  
Ils le couvent à l'étouffée,  
Laisant de moins en moins les subtiles bouffées  
Passer entre leurs lèvres minces  
Comme des pinces.

O leur savoir malicieux,  
Et leurs gestes mystérieux,  
Et ce qu'il faut de temps et d'heures

Avant

Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,  
Ne meure !

Ils étaient dix, les voici cinq ; ils restent trois ;  
Et de ceux-ci, le moins adroit,  
Malgré les cris et les disputes,  
Se lève et déserte la lutte.

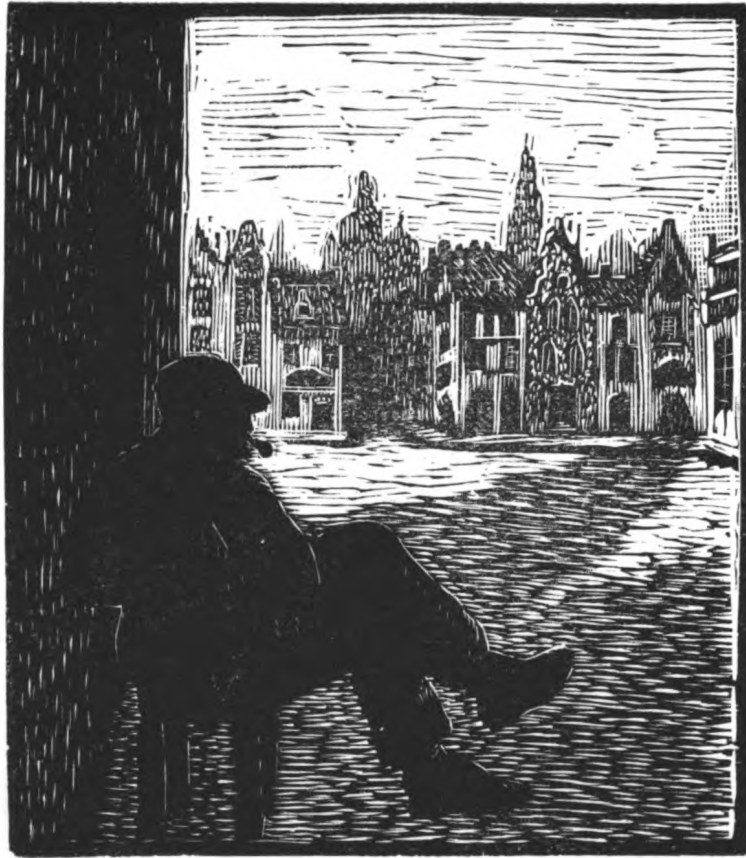
Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,  
Un corroyeur, un batelier,  
Barbe roussâtre et barbe grise  
Le cœur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.

Et c'est alors un unanime enfièvrement :  
On se bouscule et l'on regarde  
Ces deux maîtres restant superbement  
Calmes, parmi la foule hagarde,  
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment,  
Où, tout à coup, celui de Flandre,  
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,  
Pâlit, en n'y trouvant que cendres ;  
Tandis que l'autre émet encor  
Patiemment, à petites secousses,  
Un menu flot de brouillard bleu,  
Et ne prétend cesser le jeu  
Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,  
Victorieux,  
Sur l'ongle pâle de son pouce.

Et les grands juges réunis  
Au cabaret du Jour et de la Nuit  
Confèrent dans la grand'chambre,  
Au champion du Vieux Brabant,  
Luttant  
Contre celui de Flandre,  
Une pipe d'écume et d'ambre  
Avec des fleurs et des rubans.







## Jours d'été

Lorsque l'été flambant brûle la ville lasse,  
Et le peuple pointu des toits capricieux,  
Le vieux gardien du vieux beffroi suit de ses yeux  
L'ombre lente qui fait le tour de la grand'place.

Et c'est d'abord, au jour levé,  
Les trois pignons des Trois Rois Mages,  
Laisant flotter leur triple image  
Sur les bosses du lourd pavé.

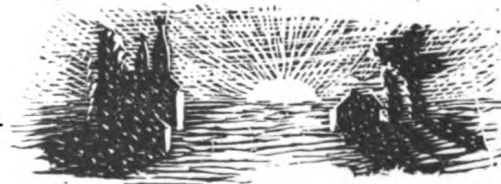
Vers dix heures, c'est la façade ardente et belle,  
Où sont sculptés des rosaces et des festons ;  
Et vers midi, c'est l'ample enseigne et le fronton  
Joli de la maison d'Albert et d'Isabelle.

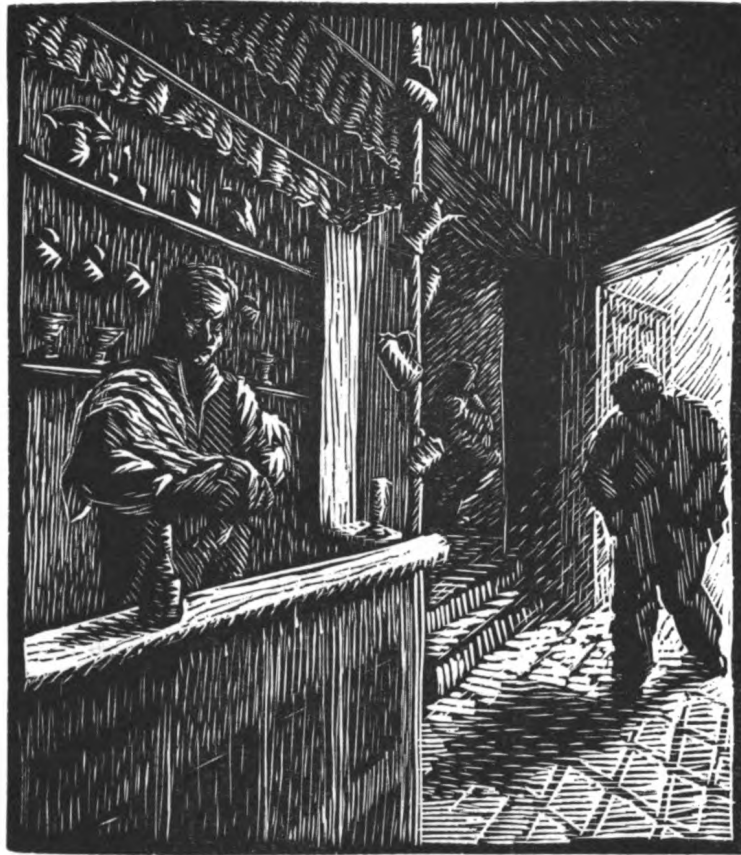
Plus tard encor, en plein soleil,  
C'est le logis du corps de garde,  
Dont s'allonge la tour bâtarde  
Sur le trottoir lisse et vermeil.

Et puis enfin, le soir, c'est le beffroi tragique  
Qui dessine son grand profil monumental,  
Barrant de l'Ouest à l'Est, ainsi qu'un bras brutal,  
Le vide entier de la grand'place léthargique.

Rien n'a changé depuis des ans :  
Toujours la même ombre voyage,  
Au long des murs et des étages,  
Et des piliers nets et luisants.

Et le même gardien, sur sa chaise trop basse,  
Regarde se fermer les mêmes blancs rideaux,  
Quand la même clarté des mois pâles et chauds,  
De seuil en seuil, au long des heures, se déplace.





## La bière

En chaque enclos, l'été ; l'hiver, sous chaque toit,  
Où la province  
S'attable, au jour le jour, et boit,  
Le bourgmestre est prince,  
Mais le brasseur est roi.



Sa brasserie, elle est là-bas, lourde et fumante,  
Et la chaleur s'active, et les brassins fermentent ;  
Et lui-même surveille et du geste et des yeux,  
Le moite et sourd travail de l'eau avec les feux.

Une odeur d'orge,  
Soudain, dès qu'on franchit son seuil,  
Serre la gorge ;  
Les gros chevaux sont lourds d'orgueil  
Et, quand ils passent,  
Avec leur char aux cent tonneaux,  
Sur la grand'place,  
Ils font trembler plus d'un carreau  
Qui, dans le soir, scintille  
Aux fenêtres en or du vieil hôtel de ville.

L'homme est hospitalier, facile et cordial ;  
Dans sa maison au long trottoir, près du canal,  
La bière,  
A celui qui la boit devant un feu vermeil,  
Semble sortir en robe de soleil  
Du creux des verres.

Sa femme saine et grasse, et ses enfants replets ;  
Dans un coin de la cour, à l'ombre des ramures,  
Elle-même, les mois d'été, puise aux baquets  
Et verse aux boulangers les mousseuses levures :  
C'est son modeste orgueil, quand est meilleur le pain

Et puis, le soir, quand la lampe brûle, ses mains,  
Calcul après calcul, s'acharnent à poursuivre  
La piste des erreurs au taillis du grand-Livre.

Et d'année en année, en s'aidant, tous les jours,  
La femme ardente au gain, et l'homme âpre aux négoce  
Cueillent les lourdes fleurs des fortunes précoces ;  
Ils ont acquis, aux angles clairs des carrefours,  
Vingt maisons à pignons, dont les larges enseignes  
A celui qui s'en va ou s'en revient, renseignent  
Quelle bière éclatante et vivante on y sert.  
Oh ! la pinte vidée, à la hâte, en plein air,  
Et l'orgueil de sentir au fond de soi descendre  
La sève en or des grains et des houblons de Flandre !

Voici quinze ans bientôt que le brasseur travaille  
Et que la vie, avec ses vœux et ses souhaits,  
Se serre, ici, là-bas, partout, entre les mailles  
Qu'il noue en chaque rue autour d'un cabaret ;  
De faubourg en faubourg, son renom règne à l'aise.  
Parmi les francs buveurs qui tanguent sur leur chaise,  
Dès qu'il paraît, il paie à boire et dûment boit,  
Et sa parole alors est parole de poids,  
Et son geste est suivi aussi loin qu'il les mène.

Si bien que la boisson qu'il vend chaque semaine  
Se répand dans la ville, orientant vers lui,  
De maison en maison, les cœurs et les esprits ;



Elle est la force lourde et la lente pensée  
Dont s'émeuvent encor les cervelles tassées ;  
Et tels jours de scrutin où le pouvoir a peur,  
Elle est celle qui chauffe, à feu brusque, l'ardeur  
Que renferment les fronts joyeux ou taciturnes ;  
Et c'est elle toujours qui glisse entre les doigts  
Le vote alerte et franc ou le vote sournois  
Que chacun jette, avec sa passion, dans l'urne.

En chaque enclos, l'été ; l'hiver, sous chaque toit,  
Où la province  
S'attable, au jour le jour, et boit,  
Le bourgmestre est prince,  
Mais le brasseur est roi.





## Les pinsons

Même quand le vent meugle  
Et fait grosse sa voix,  
Ils s'exaltent en leur cage de bois,  
Les doux pinsons aveugles.

On a tué dans leurs yeux clairs  
Toute la vie ;  
Mais depuis lors,  
Ardente, inassouvie,  
Plus violente encor,  
Vibre, dans l'air,  
Leur chanson d'or.  
Ils ne voient plus, mais ils s'écoutent ;  
Leur voix s'affine et se veloute,  
Et met un peu d'allégresse et d'amour  
Au cœur des pauvres gens des cours  
Et des impasses.

Dès qu'arrive novembre et ses vents fous  
Solidement, on pend au clou,  
Près des fenêtres basses,  
Leur cage étroite  
Comme une boîte.  
Et l'on n'entend plus rien, sinon près du plafond,  
Leur petit bec qui gratte,  
Ou bien leurs sauts légers, de bâton en bâton,  
Et le bruit sec de leurs pattes.

Or, voici mai et les concours  
Entre ville, village et bourg ;  
Et désormais, la vie  
Des doux pinsons est asservie  
Au dominical branle-bas  
Des angoissants combats.

Sur le marché, où se dressent des tentes,  
Assis à l'ombre, et pipe aux dents,  
Les solennels experts, ornés d'un président  
Large et fondamental, attendent ;  
Et s'alignent les petites cages en bois,  
Devant sa massive prestance,  
Et s'entêtent et s'effilent les voix,  
Sur un signal de son omnipotence.

Mousses de chant qui s'échappent dans l'air,  
De la coupe d'un gosier frêle,  
Bulles, perles, miroitements, éclairs,  
Sans nul effort qu'un battement des ailes;  
Frémissements de cris, fourmillements de sons,  
Trilles en fleur, trilles en fête,  
O les naïfs et doux pinsons,  
Comme ils s'entêtent !  
Le président, rougeaud et gros,  
Fume toujours, et ne dit mot ;  
Mais son oreille ardente écoute,  
L'autre après l'un, chaque pinson  
Tresser les brins de sa chanson.  
Tous s'acharnent, aucun ne doute,  
Car c'est à ceux qui, de leur cœur battant  
Ont, en un même temps,  
Tiré, le plus souvent, les mêmes notes,  
Qu'on adjuge, — parfois, l'on vote —  
Le prix dont sera fier, pendant un jour,  
Le quartier d'une ville, ou le hameau d'un bourg.

O les petites voix lasses, mais obstinées,  
O la fragile et babillante claironnée :  
Ici, là-bas, toujours, encor,  
Jusques à l'heure où le plus fort,  
Dans le disloquement et dans la débandade  
De l'unanime sérénade,  
Impose, à tous, son survivant effort,  
Et dans l'entier silence et la cruelle attente  
Regonfle, une dernière fois, sa gorge — et chante.

Et le vainqueur et son pinson  
Avec, au treillis de la cage,  
Un rameau clair de fleurs sauvages,  
Rentrent à la maison  
Où, dans l'angoisse et dans la fièvre,  
Leur nom vole, de lèvres en lèvres ;  
Tandis qu'assises sur leur seuil,  
Les commères, lourdes et grasses,  
Se rengorgent d'orgueil  
A voir  
La volante victoire  
Se reposer en leur impasse.





## L'hospice

A ceux qui n'ont ni feu, ni lieu,  
Et qui sont lents, et qui sont vieux,  
A ceux qui, jour à jour,  
— Depuis quels temps ! — ont fait le tour  
De leur misère sédentaire,  
Aux pauvres gens des durs métiers :



Portiers, veilleurs, gardiens et cantonniers,  
Les petites villes octroient, parfois,  
Le bénéfice  
De boire et de manger et de dormir, sans joie,  
Derrière un mur de vieil hospice.

Le monument, avec son large toit  
Et ses anciens pignons, s'assoit  
Au bout de la grand'rue.  
Le van des siècles dissémina sa nuit,  
En poussière noire, autour de lui.  
Angles, bosses, plaques, verrues,  
Font leur saillie à sa façade ;  
Il est d'un bloc — et sa largeur est perforée,  
De part en part, de fenêtres carrées  
Qui regardent la cour symétrique et maussade.  
Et c'est là qu'ils végètent, les vieux,  
Autour de grands poêles de fonte.  
L'hiver est froid, le vent hargneux.  
Oh ! que de fois, les soirs, ils font le compte  
De leurs malheurs, de leurs chagrins,  
A sourde voix, à lentes mains,  
Devant les autres vieux qui n'écoutent plus guère !  
Il en est qui s'en furent en guerre,  
Si loin, que les astres de leur bruyère  
N'éclairaient plus ces pays de là-bas ;  
Ils en sont revenus, minés et las,  
Heureux du maigre emploi que leur offrait la ville ;  
D'autres survivent seuls à leur famille ;

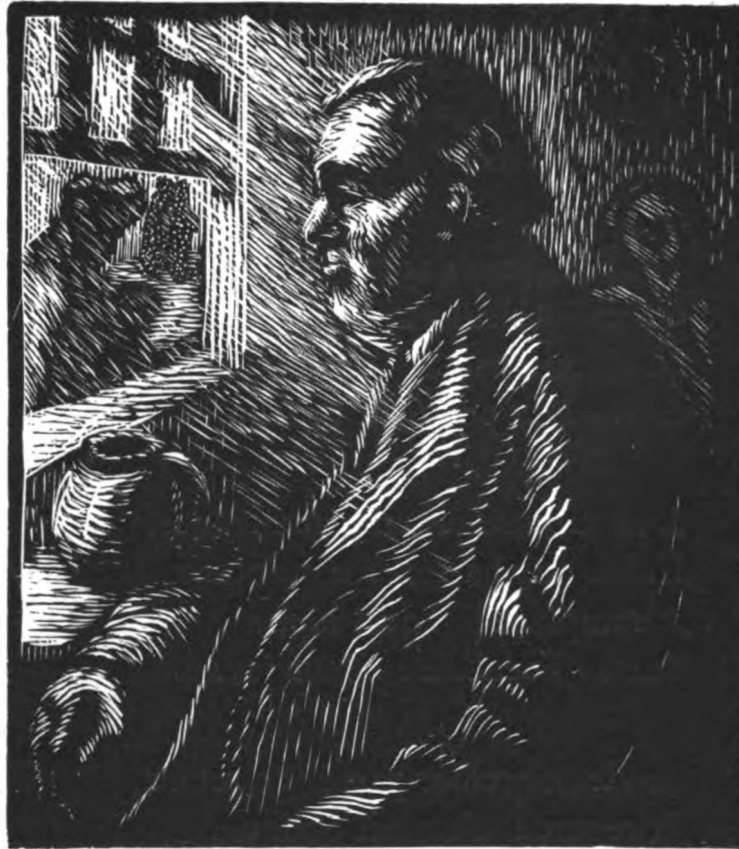
D'autres songent à leur enfant,  
Qui s'embarqua vers les levants,  
Sans rien leur en apprendre,  
Et c'est leur mal de chaque jour,  
De repenser encore à son retour  
Et de ne plus y croire, et, néanmoins, toujours,  
D'attendre...

Oh ! ces vitres par où l'on voit,  
Au long de blancs murs droits,  
Traîner les vieux, de fenêtre en fenêtre ;  
Et ces couloirs où l'on entend  
Sonner le bruit intermittent  
De leurs bâtons de hêtre ;  
Et ce piteux et pauvre banc,  
Où, deux par deux, au jour tombant,  
Ils s'arrêtent et longuement se taisent,  
Quand leurs pipes, comme des braises,  
Brûlent seules, de leurs points d'or,  
Le vide obscur et mort  
Des corridors !

Les vieux, les pauvres vieux, avec leur dos en bois,  
Et leurs regards lointains, et leur défunte voix,  
Et leurs craintes durant les insomnies,  
Et leur patience à compter le temps,  
Et l'égoïste et mécanique entêtement  
De leurs manies !

Voici la nuit qui tombe et attise leurs maux ;  
Voici leurs lents départs, comme les mots  
    Monotones des litanies,  
Et leur silence, au fond du vieux dortoir,  
    Où les cierges éclaireront, un soir,  
    Leurs agonies.





## Le gobelet d'argent

Sur la place aux enseignes livides,  
Où les cloches sonnent le glas,  
Il pleut, dans le kiosque vide,  
Là-bas.

Le grave et rouge bourgmestre  
S'assied au « Gobelet d'Argent »,

A sa place, près des fenêtres ;  
Et, solennel avec les gens,  
Il regarde, d'un air tranquille,  
Vivre sa ville.

Tous les pavés sont vernis d'eau ;  
Un chien s'enfuit ; deux chiens se flairent ;  
La marchande de scapulaires  
Sonne à la porte du bedeau.

A sa montre pareille aux trônes,  
L'aide du pharmacien quinteux  
A remplacé le bocal bleu  
Par un bocal de couleur jaune.

Le vieux greffier passe, en retard,  
Et regarde, d'un œil oblique,  
Chez l'horloger, dans la boutique,  
L'heure que sonne un jacquemart.

On sait, dans tout le voisinage,  
Que le notaire a confié  
Le soin de ses vingt-deux lauriers  
Au jardinier du béguinage.

Et les arbres, aux rameaux noirs,  
Rentrent chez eux, toilette faite,  
L'autre après l'un, sur des brouettes,  
Qui font trembler les vieux trottoirs.

Bête de somme et de supplice,  
Voici l'antique cheval blanc  
Qui se cahote, à pas très lents,  
Vers la porte du vieil hospice.

Coup de sifflet droit comme un dard,  
Et nuages de vapeurs blanches ;  
Et roule, au loin, en avalanche,  
Le train de midi moins un quart.

Le grave et rouge bourgmestre  
Quitte son siège à ce signal,  
Laisant son broc, vide et banal,  
Regarder seul par la fenêtre.







## La gare

Du côté du canal, où ronflent et s'exilent  
Les trois usines de la ville,  
La gare,  
Avec ses coups de trompe et de sifflet,  
Avec ses signaux verts dans le soir violet,  
Luit et s'effare.



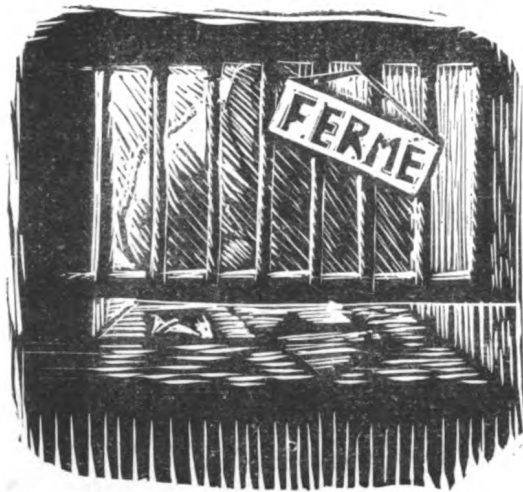
Elle existe, vivant de peu, très à l'écart ;  
Où monte son pignon, montait l'ancien rempart.  
Les dimanches, à l'heure où l'on sonne les messes,  
Elle écoute de loin, le lourd bourdon baller,  
Et les cloches, une fois l'an, se quereller,  
Toutes ensemble, à la Kermesse.

Elle connaît l'huissier, le juge et le curé,  
Et ceux qui vont à Deynze, et de Deynze à Courtrai,  
Et ceux que le lundi pousse jusqu'à Termonde ;  
Tous, ils rentrent, le soir, avant la nuit, chez eux,  
Sans que jamais aucun ne laisse errer ses yeux  
Au long des rails brûlants, qui vont au bout du monde.

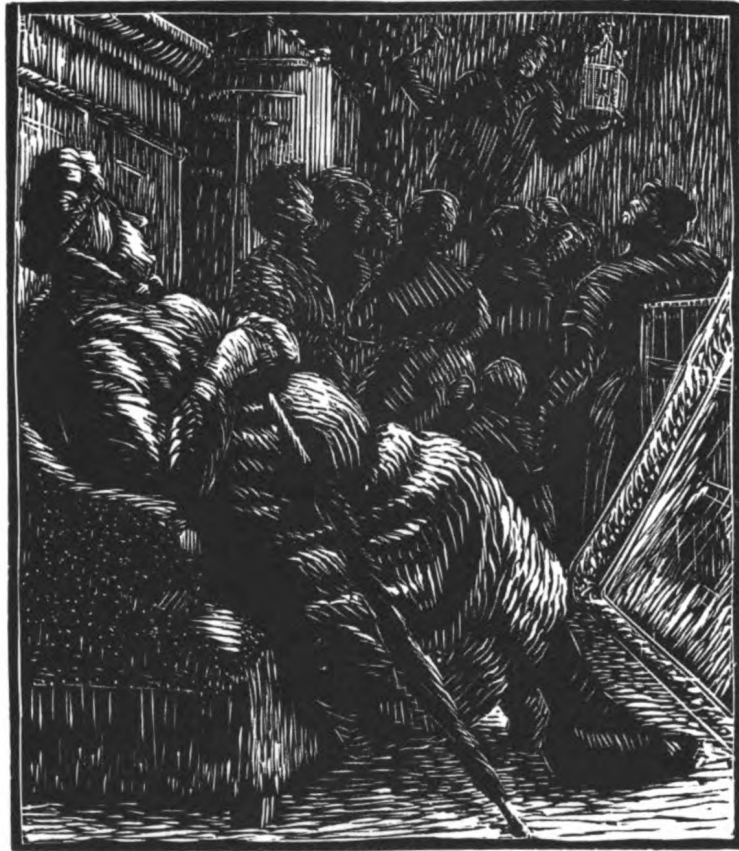
Un va et vient prévu de charriages las  
Circule, autour de vieux hangars, là-bas ;  
Un camion s'éloigne, un camion arrive ;  
On hèle, au cabaret, quelques débardeurs soûls,  
Et les wagons chargés sont poussés bout à bout,  
Et se heurtent, comme entraînés à la dérive.

Mais, dès que le jour tombe, et que s'en vont rentrer  
Ceux-ci d'Alost, ceux-là de Deynze et de Courtrai,  
La gare,  
Une dernière fois, tremble et s'effare,  
Et se remplit de bruit ;

Puis, doucement s'enfonce et se clôt dans sa nuit ;  
Et l'on n'entend plus rien dans la salle d'attente,  
Où seul un bec de gaz reste allumé,  
Que le grincement dur d'une plume irritante,  
Près d'un guichet fermé.







## La vente aux enchères

Voici trois mois qu'on l'a porté en terre,  
Et le désir des héritiers  
Est qu'on vende, jusqu'au dernier,  
Aux volantes enchères,  
Les meubles familiers  
Du vieux notaire.

La servante qui l'assista, quand il mourut,  
A requinqué, depuis trois jours,  
Avec des loques de velours,  
L'arroi fané des gros bahuts,  
Et réveillé, à poings rouges, les moires  
Et l'éclat endormi des massives armoires.

Et maintenant,  
Que leur gloire réapparue  
S'étale à tout venant,  
Contre les murs, à front de rue,  
Elle les garde et les surveille encor,  
Faisant reluire, avec son tablier,  
Quelque pommeau mal nettoyé,  
Ou quelque frise à filet d'or.

Et l'archiviste, et le doyen, et le docteur  
Se rencontrent parmi les acheteurs ;  
Et les matrones graves et compactes  
Se disputent sur la valeur exacte  
D'un saladier d'étain ou d'un flambeau d'argent.  
Le crieur est sonore, adroit et diligent ;  
On vend l'un après l'autre :  
Un candélabre, une aiguière, un bassinet.  
Et l'horloge, très vieille, où Dieu et ses apôtres  
Apparaissaient dans l'or dès que midi sonnait ;  
Enfin, jusqu'au hanap qui provenait d'un prince,  
Et dont s'était servi, devant sa cour, le roi,  
Lorsqu'il était passé, en l'an cinquante-trois,  
Avec le duc, son fils, par ce coin de province.

Au fond du vestibule est étalé l'orgueil,  
Profond et rembourré, de six vastes fauteuils,  
Et la croupe et le dos des commères s'y tassent,  
Et leurs rires sont gros, et leurs langues salaces,  
Et leur ventre bombé s'y gonfle à l'abandon.  
On admire les pieds sculptés du guéridon  
Où s'appuyait le coude enflé du vieux notaire,  
Jadis, quand il fumait sa longue pipe en terre,  
Tranquillement, à la fenêtre, aux soirs d'été.  
On songe avec respect à son intégrité ;  
Dire que ces cartons vides, aux parois vertes  
Ont contenu l'objet de tant d'affres souffertes !  
Que ces casiers ouverts et ces béants tiroirs  
Ont recélé tant de ferments de désespoir !  
Et l'on parle à l'écart, la main contre les lèvres,  
Du testament subtil qu'il fit faire à l'orfèvre,  
Pour qu'aucun legs ne pût froisser aucun neveu.  
Chacun de ses contrats, comme un trousseau de nœuds,  
Tenait le droit flottant en ses clauses serrées.  
Pourtant, que de fureurs se sont exaspérées,  
Devant son bureau sombre, insensible et massif !  
La veuve du brasseur et leur fils adoptif  
Se sont battus jadis, au seuil de son étude :  
Il est vrai que leurs poings en avaient l'habitude.

On n'attend plus que l'échevin,  
Qui doit rentrer d'Alost, où se touchent ses rentes,  
Pour déguster et mettre en vente  
Le vin.  
Et le doyen et l'archiviste

Touchent déjà le « Haut Brion »,  
Subtilement de leurs lèvres artistes ;  
Puis s'attardent, la bouche en rond,  
A lentement goûter le « Château Rose ».  
L'échevin survenu prend à son tour la pose  
Des vieux buveurs d'antan qui, le verre à la main,  
Et balançant leur corps sur leur chaise qui tanguent,  
En l'honneur des grands crus faisaient claquer leur langue.  
Et tous boiraient jusqu'à demain,  
N'était que le « Médoc » déjà s'adjuge  
Au juge,  
Et qu'un chanoine a pris pour lui,  
Vingt bouteilles de « Graves » et six flacons de « Nuits ».  
La cave du notaire est ainsi dispersée,  
Et l'archiviste et le doyen et l'échevin,  
Après mainte querelle, à coups d'or apaisée,  
Se désignent chacun leur part en son butin.

Le crieur éreinté est au bout de son rôle,  
Voici passer encor, par ribambelles,  
Les soucoupes et les écuelles,  
Puis les chenets de cuivre et les plaques de tôle,  
Et mille objets menus qui ne valent plus rien.  
On vend jusqu'au collier qui maintenait le chien,  
Et que l'on joint, pour faire un lot,  
A trois marteaux et deux rabots  
Trouvés dans l'appentis sous de vieilles falourdes.  
Des camions pesants et des brouettes lourdes  
Dispersent lentement, de seuil en seuil,  
Tout ce qui fut la fierté et l'orgueil

Et la richesse héréditaire

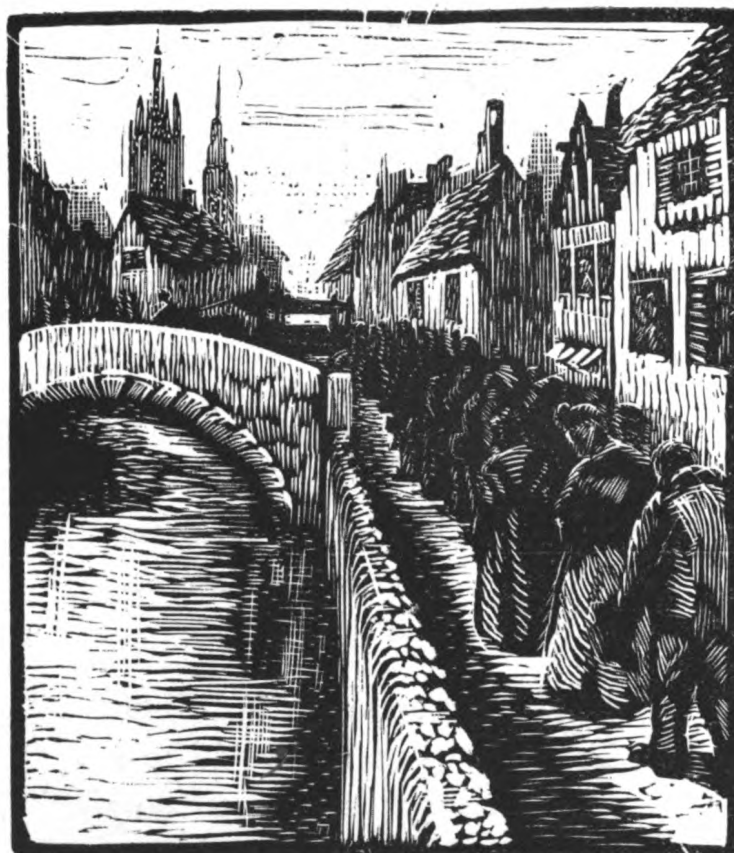
Du vieux notaire.

Et l'on se réjouit, qu'à part le hanap d'or,  
Qu'un amateur d'Anvers emporta de la ville,  
Tous les meubles et tous les vins restent encor  
Aux mains sûres des antiques familles.









## Funérailles

Vingt ouvriers  
Invisibles, là-haut, parmi les madriers,  
A coups de reins, à coups de pieds,  
Sonnent et sonnent.

Et sur les toits serrés en tas  
Tombent, bondissent et ricochent

Les glas,  
Et par les trous des abat-sons  
S'éparpillent les sons  
Et se vident les poches  
Formidables des cloches.

Et passe,  
Par la grand'place,  
L'enterrement,  
Et les chevaux du corbillard s'effarent  
Aux chocs brutaux de la fanfare  
Qui bat le deuil terriblement.

Et les commères se chamaillent,  
Là-bas sous un auvent de bois  
Et recomptent sur leurs vieux doigts,  
Ce qu'ont coûté ces funérailles.  
Et les enfants, au sortir de l'école,  
Rompent soudain leurs jeux  
Et regardent de tous leurs yeux,  
La bouche ouverte, et sans parole ;  
Et les lourds camions aux carrefours s'arrêtent,  
Et ceux du tir à l'arbalète  
Sont accourus du fond de leur enclos,  
Et par décence ou par scrupule,  
Ils dissimulent  
Leur pipe ardente et allumée,  
Dont on voit la douce fumée  
Monter derrière leur dos.

Et le funèbre et compact défilé  
Longe à présent le quai de la Ferblanterie,  
Avec ses bedeaux gras et ses prêtres rablés,  
Et le mouvant amas des confréries.

Et l'on dirait vraiment qu'ils transportent  
Toute une montagne de deuil,  
Quand passe, au long des portes,  
Le mort tassé dans son cercueil.







## Celui qui bouscule

De part en part,  
A chaque angle, par chaque fente,  
Sous les averses,  
Les glaives nus du vent traversent  
Le corps en pierre de la tour.

La ville en est épouvantée;  
Des patrouilles ont fait le tour  
De la grand'place, à la nuitée,  
Pour rencontrer — folie! — on ne sait où  
Le vent qui tord, énorme et fou,  
L'église entière en sa bataille.

Il assaille toutes murailles,  
Il siffle, il passe, il claque, il fuit,  
Comme des ailes dans la nuit;  
Plus loin, où les foules sont accourues,  
Il a tourné le coin des rues,  
Brisant l'image en or de saint Laurent  
Qui maintenait, du bout de ses doigts calmes  
Vers les bourreaux indifférents,  
Depuis mille ans,  
Sa palme.

Les commères qui s'en allaient  
A confesse, trotte-menues,  
Hâtivement sont revenues  
En resserrant leurs mantelets,  
Leurs capuchons de bure ou leurs coiffes volantes  
Que le grand vent fouillait  
Avec ses mains brusques et violentes,

Des gens l'ont vu, vers les faubourgs,  
Reprendre haleine, en une impasse ;  
On crie, on lutte et l'on accourt  
Avec des liens, avec des nasses ;  
Mais lui, qui règne aux horizons,  
S'échappe et fuit jusques aux grèves ;  
Quand il revient vers les maisons  
On ne sait quoi de lourd et de flasque il soulève.

L'ombre paraît grossir et se mouvoir,  
D'accord avec ses sursauts noirs,  
Et ses ailes gigantesques et molles,  
Battant l'espace entier, affolent  
Là-bas, sur les remparts, les croix  
Des vieux moulins de bois.

Et chacun crie, et nul ne sait que faire :  
Le fossoyeur prétend  
Qu'il faut cerner le vent  
Et le pousser au cimetière.  
Un batelier s'agite, au coin des quais,  
Et veut qu'on aide à l'embarquer  
En de gros sacs de toile grise  
Qu'il amène, chaque semaine,  
De Termonde jusqu'à Tamise.



Aux battements soudains d'un glas  
Le vent riposte avec fracas ;  
Voici qu'il brise, sur la tour,  
Les gargouilles qui font le tour  
De la corniche la plus haute ;  
Il casse en deux les abat-sons ;  
Il lutte avec le grand bourdon  
Et son battant qui saute.

Les douze fleurs des chiffres d'or  
Sur les cadrans sont effeuillées,  
Les patronnes, agenouillées  
A l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord,  
Supplient, en vain, le vent qui mord,  
Et qui projette la prière  
De leurs deux bras tendus,  
Vers la pitié d'un Christ aux horizons pendu,  
Violemment à terre.

Le sol antique est écorché  
Par on ne sait quel coudre énorme ;  
Tombent, là-bas les buis, les ifs, les ormes,  
Dans les jardins de l'évêché.  
Le tablier du pont de pierre,  
Arceaux fendus, est entraîné dans la rivière,  
Et l'on entend des blocs entiers,

Que le courant sauvage  
Roule jusqu'aux chantiers,  
Battre, là-bas, les madriers  
D'un colossal échafaudage.

Femmes, filles, vieillards, enfants,  
Tremblent au fond de leurs mansardes ;  
Le ciel ne se voit plus; rien n'y luisarde :  
Si large et si touffue est la vigne du vent,  
Avec ses grappes d'ouragan  
Qui se gonflent de pluie, et soudain, crèvent.  
Les ténèbres semblent nourrir de sève  
Et de sang noir, comme la poix,  
La meute énorme de molosses,  
Dont la rage et les abois  
Peuplent la nuit féroce.  
Tout le pays se convulse, la ville croit  
Son heure suprême venue ;  
Et ceux que les calendriers  
Hallucinent vers l'inconnu  
Songent que, l'an dernier,  
Un astrologue, à Trébizonde,  
Pour ce temps-ci, prédit  
La fin du monde.

Et le vent hurle, et le vent geint,  
Et le vent bat, jusqu'au matin,

Murs, toits, pignons, balcons, tourelles  
Et les cervelles solennelles  
Des bons Messieurs les échevins  
Qui s'entêtent à s'assembler en vain,  
Avec l'espoir, tenace et décevant,  
De voir, quand même, un jour d'unanime panique,  
Sans faute aucune et sans réplique  
Par les cent mains de la force publique  
Saisir le vent.



## TABLE

L'ANCIENNE GLOIRE	11
PAUVRES VIEILLES CITÉS	15
LE PORT DÉCHU	19
AU LONG DU QUAI	21
LE CHALAND	23
LA GRAND' PLACE	27
LES BOUTIQUES	31
LES ANTIQUES HOTELS	35
LA VIEILLE DEMOISELLE	39
FÊTES D'HIVER	43
LES GRANDS MANGEURS	45
LES ROIS	51
VIEILLES SERVANTES FLAMANDES	55
LES JOURS DE PLUIE	59
LE LINGE	63
LE DIMANCHE	67
VANNIERS	71
LE GRAND SERMENT	75

LES PIGEONS	81
LES RUELLES	87
COIN RELIGIEUX	91
LES SALUTS DE LA PAROISSE	95
CLOCHES	99
LES SOIRS DE GRANDE FÊTE	101
LES FUMEURS	103
JOURS D'ÉTÉ	109
LA BIÈRE	111
LES PINSONS	115
L'HOSPICE	119
LE GOBELET D'ARGENT	123
LA GARE	127
LA VENTE AUX ENCHÈRES	131
FUNÉRAILLES	137
CELUI QUI BOUSCULE	141



*Paru précédemment :*

GUEUX D'AUTREFOIS  
ET D'AUJOURD'HUI  
POÈMES

60 BOIS ORIGINAUX  
DE YVONNE HEILBRONNER

*Edition de luxe, imprimée à 230 exemplaires . . . . Fr. 25.—*



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 28 NOVEMBRE 1927  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE ALBERT KUNDIG  
A LA RUE DU VIEUX-COLLÈGE  
GENÈVE





EMILE VERHAEREN

LES VILLES  
À PIGNONS

68 BOIS ORIGINAUX  
DE YVONNE HEILBRONNER

140



GENÈVE

AUX DÉPENS DU GRAVEUR

1928



